

# LES NOCEURS,

OU

## TRAVAIL ET GOGUETTE,

DRAME EN TROIS ACTES, MÊLÉ DE CHANT,

PAR MM. DUMERSAN ET E. VANDER-BURCH.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Gaîté,  
le 24 août 1842.

### DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

JULIEN FERAND, ouvrier en bronze.....	M.	JOSEPH.
GENEVIÈVE, sa femme.....	M <sup>lle</sup>	STÉPHANIE.
JULIEN, leur fils, ouvrier en bronze.....	M.	FRANCISQUE.
GAUCHER, leur cousin, autre ouvrier.....	M.	NEUVILLE.
PIGEOT, apprenti.....	M <sup>lle</sup>	LÉONTINE.
PRÉCHEUX, bourgeois.....	M.	CHARLET.
LOUISE, sa fille, couturière.....	M <sup>lle</sup>	ROUEMONT.
M <sup>me</sup> GUIBAL, loueuse de chaises.....	M <sup>me</sup>	CHÉZA.
TIMOLÉON, clerc d'huissier.....	M.	GUSTAVE.
MIELLARD, garde du commerce.....	M.	AMELINE.
COLLOT, traiteur.....	M.	PRADIER.
PANOTET, marchand de vin, bègue.....	M.	FOURNEL.
M. VERDIER, officier de paix.....	M.	EDOUARD.
UN GARÇON marchand de vin.....	M.	FONBONNE.
UN CAPORAL.....	M.	LAINÉZ.
DEUX RECORS.		
SOLDATS.		
HOMMES et FEMMES de la classe ouvrière.		

La place des acteurs est indiquée à chaque scène, le premier à la gauche du public.

### ACTE PREMIER.

Une cour commune d'une maison dans laquelle logent plusieurs ménages d'ouvriers. — Au rez-de-chaussée, les croisées et la porte d'un atelier.

#### SCÈNE I.

GENEVIÈVE, PRÉCHEUX.

(Geneviève sort de son allée un panier sous le bras, elle traverse la cour, et rencontre Précheux qui entre par le fond.)

GENEVIÈVE.

Tiens, c'est vous, monsieur Précheux !

PRÉCHEUX.

Bonjour, madame Ferand, je suis bien aise de vous rencontrer.

GENEVIÈVE.

Et moi aussi, monsieur Précheux. Tenez, j'allais à la Halle faire les petites provisions du ménage : mais j'irai un peu plus tard, si vous avez à me parler.

PRÉCHEUX.

Et moi, j'allais voir ma fille chez sa maîtresse couturière, votre voisine ; mais j'ai le temps d'y monter ; je ne suis pas fâché de vous dire deux mots.

GENEVIÈVE.

Dites-en quatre, monsieur Prêcheux... vous n'haissez pas de parler, ni moi non plus. D'ailleurs, c'est sans doute au sujet du mariage de nos enfans, et je vous écouterai avec plaisir. Eh ben ! tout est-il décidé ? avez-vous enfin reçu votre remboursement de cet honnête homme d'huissier, qui ne ressemble pas à ses confrères, à ce qu'on dit ; c'est six mille francs, qui reviennent à votre fille du bien de sa mère, ça fera une jolie dot ; nous établirons les jeunes gens avec ça, en y joignant ce que mon homme a amassé, et les économies de mon Julien, bon ouvrier ciseleur, rangé, travailleur, et qui met toutes les semaines à la caisse d'épargnes. Votre Louise est un joli sujet, sage, modeste, adroite ; sa maîtresse en dit tous les biens possibles ! ça sera un petit ménage du bon Dieu ! Voilà ce que c'est que de bien élever les enfans, ils ressemblent à leurs pères et mères, et Dieu merci ! les nôtres n'ont jamais eu que de bons exemples. Voilà ce que vous vouliez me dire, pas vrai ? Eh bien ! père Prêcheux, je suis tout à fait de votre avis, je pense comme vous, et je suis bien aise que vous pensiez comme moi. A quand la noce ? Le plutôt sera le meilleur.

PRÉCHEUX.

Avez-vous fini ?

GENEVIÈVE.

Parlez, père Prêcheux, j'ai toujours de la satisfaction à vous entendre. Vous êtes un petit peu bavard : mais quand on parle bien, on ne parle jamais trop.

PRÉCHEUX.

Saperlotte ! madame Ferand, si je suis bavard, qu'est-ce vous êtes donc ?

GENEVIÈVE.

Moi, je ne parle pas, je vous écoute : c'est vous qui me tenez-là le bec dans l'eau.

PRÉCHEUX.

Si vous aviez le bec dans l'eau, vous ne gazouilleriez pas tant, j'ai une pie dans une cage d'osier, à qui vous rendriez des points.

GENEVIÈVE.

Ça n'est pas poli, ce que vous dites là.

PRÉCHEUX.

Je suis franc et véridique, je ne vais pas par trente six chemins, et voilà mon résumé : c'est qu'il court des propos sur votre fils, qui ne sont pas gentils du tout.

GENEVIÈVE.

Qui est-ce qui peut dire quelque chose sur mon

Julien ? des jaloux, des gens qui lui en veulent, un garçon comme il n'y en a pas un depuis la rue des Blancs-Manteaux jusqu'à la rue Simon-le-Franc ! Je vois ce que c'est, ce sera cette pie-borgne de M<sup>me</sup> Guibal, la loueuse de chaise des Blancs-Manteaux, la gazette du quartier.

PRÉCHEUX.

Ça n'est pas elle. D'ailleurs, je n'écoute jamais les propos des femmes, leurs paroles me font l'effet du caquetage des hirondelles.

GENEVIÈVE.

Bien obligé pour mon sexe.

PRÉCHEUX.

Celui qui m'a instruit est un individu de l'autre, un homme en place, et digne de confiance. Cependant, quand on accuse, il faut des preuves. Je ne dis pas que je romps nos engagements : mais je retarde la signature des articles. Je veux voir par moi-même ce qui en est ou ce qui n'en est pas. Si ce qu'on m'a dit sur Julien n'est que des cancan, nous signerons ; si c'est des vérités, rien de fait... Sans adieu, mame Ferand... je vais voir ma fille et lui signifier mes volontés paternelles. Bien des complimens à votre mari, sans oublier Julien... votre serviteur.

GENEVIÈVE.

AIR des Charmettes.

Mais vraiment, c'est un délire  
Que rien ne peut égaler.  
Il ne s'agit pas de rire,  
Vous n' me laissez pas parler.

PRÉCHEUX.

Sur ma foi, vous êtes bonne,  
Et dans cette occasion,  
En attendant qu'on la donne,  
Vous prenez la permission.

ENSEMBLE.

GENEVIÈVE.

Mais vraiment, etc.

PRÉCHEUX.

Mais vraiment, c'est un délire  
Que rien ne peut égaler,  
Comment donc peut elle dire  
Qu'on l'empêche de parler.

(Il sort.)

SCÈNE II.

GENEVIÈVE.

Eh bien ! il s'en va, et je reste là comme une statue... il ma renforcé les paroles dans l'estomac ! Est-ce que mon Julien se dérangerait ? Dieu de Dieu ! pourvu que son père ne le sache pas, lui qui est un homme si rangé, si laborieux ; il l'assommerait, car il aime son fils ; mais il est si vif, si emporté, comme tous les bons cœurs ; c'est la perle des hommes, et dans sa colère, il tuerait n'importe qui.

SCÈNE III.

GENEVIÈVE, M<sup>me</sup> GUIBAL, PANOTET.

M<sup>me</sup> GUIBAL, entrant, du fond, suivie de Panotet.

Ouf ! les jambes me rentrent. Bonjour, ma voisine. C'est drôle d'être loueuse de chaises, on fait asseoir tout le monde, et on ne s'assoit jamais. Que voulez-vous ? les Blancs-Manteaux ouvrent à des six heures du matin, faut être là... nous avions à huit heures une messe en musique, ça double les recettes, les chaises sont à quatre sous. A propos, Monsieur Panotet, vous n'avez pas payé la vôtre...

PANOTET.

Ca... ca...

M<sup>me</sup> GUIBAL.

Quatre sous... C'est qu'il n'a pas la parole libre, c'est l'effet d'un... comment appelez-vous cela ?...

PANOTET.

Papa... rara...

M<sup>me</sup> GUIBAL.

Oui, d'un paralésie, c'est des mots de science : mais je connais tout. A propos, je suis furieuse, ma voisine ; vous n'auriez pas vu par ici, mon polisson ?

GENEVIÈVE.

Quel polisson ?

M<sup>me</sup> GUIBAL.

Mon drôle, mon gamin de Polite Pigeot, mon neveu, apprenti dans la même atelier que votre époux et votre fils, un petit brigand qui abrégera mes jours. Ah ! la jeunesse aujourd'hui est bien vagabonde, ils ont toutes les vices. Demandez à monsieur Panotet... où le trouverons nous ?

PANOTET.

Je suis cu... cu...

M<sup>me</sup> GUIBAL.

Plait-il ?

PANOTET.

Cu... ri... ri... rienx de le savoir...

M<sup>me</sup> GUIBAL.

Et moi aussi. Monsieur Panotet est marchand de vins traiteur, à la barrière des Amandiers ; savez-vous, ma voisine, ce que mon flibustier lui a fait ?

GENEVIÈVE.

Quand vous me l'aurez dit.

M<sup>me</sup> GUIBAL.

Un pouf ! ma voisine, un pouf !... de soixante francs quinze centimes.

PANOTET.

Non, de quin... quin...

M<sup>me</sup> GUIBAL.

Quinze francs soixante centimes.

GENEVIÈVE.

Eh bien ! ma voisine, que voulez-vous que j'y fasse ?

M<sup>me</sup> GUIBAL.

Peut-être plus que vous ne croyez... Le monsieur n'était pas seul, il était avec deux autres de l'atelier, et votre mari ou votre fils découvriront peut-être la mèche.

GENEVIÈVE.

Je ne crois pas que mon fils et mon homme fréquent les gamins.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, PIGEOT, au fond.

PIGEOT, chantant.

C'est pour savoir si le printemps s'avance.

Oh ! la, la ! ma tante Guibal !... je suis enfoncé.

M<sup>me</sup> GUIBAL, se retournant.

Tenez, le voilà, le... est-il fait ? a-t-il une mine ! Avance ici, d'où viens-tu, révolutionnaire ?

PIGEOT, avec calme.

Tante adorée, je sors de l'atelier, où l'on m'avait serré entre deux étaux, et je limais le bronze, à preuve que voilà ma blouse pleine de limaille.

M<sup>me</sup> GUIBAL.

Regarde la figure de ce citoyen respectable.

PIGEOT, à part.

Oh ! le fricottier de la barrière ! Je suis collé !

M<sup>me</sup> GUIBAL.

Qu'est-ce que tu as été faire chez lui, il y a trois jours ?

PIGEOT.

Chez lui ? Je n'y suis pas entré... je suis resté devant sa porte.

M<sup>me</sup> GUIBAL.

Qu'est-ce que tu as fait, devant sa porte ?

PANOTET.

Un pi... pi...

M<sup>me</sup> GUIBAL.  
Plait-il ?

PIGEOT.  
Un piquenique !

M<sup>me</sup> GUIBAL.  
Ah ! gredin ! tu te flanques des bosses de quinze francs soixante ! Otes-toi de mes yeux ou prends garde aux tiens.

PIGEOT.  
Tante chérie, ne défrisez pas ma titus à la malcontent.

GENEVÈVE.  
Calmez-vous, mame Guibal, laissez-le s'expliquer.

PIGEOT.  
A la bonne heure ! voilà une brave femme...  
Bonjour, madame !...

PANOTET.  
Papa... pa...  
PIGEOT, l'imitant.  
Papa Panotet, je vous interprète. Vous êtes un vénérable gargotier, homme établi, parfait garde national ; vous payez vos indispositions, votre patente, et vous vendez de la friture impossible... Quand on vous demande des goujous, vous donnez des pommes de terre, et quand on vous réclame un civet, vous servez du...  
PANOTET.  
Cha... cha...  
PIGEOT.  
Je ne lui fais pas dire.  
PANOTET.  
Chacun fait son... son é... son é...  
PIGEOT.  
Si vous aviez fait le vôtre, il serait mieux fait.  
PANOTET, achevant.  
Son état !  
PIGEOT.  
Dites, à ma chère petite tante, que je n'étais pour rien dans la consommation.  
PANOTET.  
Vous avez man... man...  
PIGEOT.  
J'ai menti ?  
PANOTET.  
Non... mangé des co... co...  
PIGEOT.  
Des coco ?...  
PANOTET.  
Des cotelettes aux co... co...  
PIGEOT.  
Aux coco ?  
PANOTET.  
Aux cornichons... et bu co... co...  
PIGEOT.  
J'ai bu du coco ?  
PANOTET.  
Non, bu co... comme quatre.

PIGEOT.  
Nous étions trois... Mais c'est-y moi qui avait commandé le régal ?

PANOTET.  
Po... po...

PIGEOT.  
Pot vous-même !

PANOTET.  
Possible que non.

PIGEOT.  
Vous l'entendez.

M<sup>me</sup> GUIBAL.  
Nommez-moi ses complices.

PANOTET.  
Gau... Gau...  
M<sup>me</sup> GUIBAL.  
Gaucher !... j'en étais sûre !...  
PANOTET.  
Et Ju... Ju...  
PIGEOT.  
N'y avait pas de jus... c'était sec comme votre carcasse.  
PANOTET, se fâchant.  
Ju... Ju... Julien !...  
PIGEOT, à part.  
Il a lâché le mot, il va me pleuvoir des calottes.  
M<sup>me</sup> GUIBAL.  
Voilà mes soupçons justiciés, Julien, votre fils ! et M. Timoléon Ledoux, avait raison.  
GENEVÈVE.  
Julien !... mon fils Julien irait à la barrière, et ferait des poufs !... je ne le croirai jamais.  
PIGEOT.  
Et vous ferez bien.  
M<sup>me</sup> GUIBAL.  
Tais-toi, monstre de nature ! Je l'entends qui vient, je le ferai parler, moi, et de la bonne encre.

## SCÈNE V.

PIGEOT, JULIEN, M<sup>me</sup> GUIBAL, GENEVIÈVE,  
PANOTET.

JULIEN, entre du fond en chantant ; il est en habit de travail.

AIR : Honneur au voltigeur (Sentinelle).

Honneur  
Au ciseur !  
Bon travailleur...

M<sup>me</sup> GUIBAL.

Et il a le front de chanter !

JULIEN.

Tiens, plus que ça de société ! excusez du luxe !  
Bonjour, mère.

GENEVÈVE.

Laisse-moi tranquille.

JULIEN.

Eh bien ! la mémère qui tourne le dos à son enfant chéri !... Pigeot qui a l'air bête, et ma voisine Guibal qui me fait la grimace ! Qu'est-ce que je vous ai donc fait ?... Personne ne répond, et la mémère qui parle si bien ordinairement et qui ne dit rien, c'est ça qui est surprenant ! Voyons, tu vas m'expliquer la chose, toi, galopin.

PIGEOT, bas, à Julien.

Tais-toi... c'est ce friturier de malheur.

JULIEN.

Quel friturier ?

GENEVÈVE.

Nous savons tout.

JULIEN.

Tout quoi ?

M<sup>me</sup> GUIBAL.

Faites donc l'étonné, bonne pièce.

JULIEN.

Dame ! si c'est une charade, voyons, faites-moi deviner ; amusons-nous.

M<sup>me</sup> GUIBAL, montrant Panotet.

Regardez ce monsieur là.

JULIEN.

Ça?... un monsieur ?

M<sup>me</sup> GUIBAL.

Que dites-vous, maintenant ?

JULIEN.

Qu'il est bien laid.

PANOTET.

Ma ma mal honnête.

JULIEN.

Je dis toujours la vérité.

GENEVÈVE.

Eh bien ! avoue donc ce que tu lui dois.

JULIEN.

Je lui dois le respect, comme à un ancien.

M<sup>me</sup> GUIBAL.

Et un pouf, c'est plus moderne.

JULIEN.

Un pouf, à lui?... Si j'ai jamais vu sa boule n'importe où, même dans un jeu de quilles, je consens à entrer pensionnaire à la ménagerie, fossé des ours.

PIGEOT, bas.

Tais-toi donc, tu vas tout gâter ; c'est la chose en question, le secret de... tu sais bien !... Gaucher et l'autre...

JULIEN, bas.

Chut ! tais-toi aussi, mioche. Je comprends. (Haut.) Voyons donc, patriarche, que je vous dévisage.

PANOTET, reculant de peur.

Mais, mais, mais... je ne le reconnais pas.

GENEVÈVE.

A la bonne heure ! n'est-ce pas, mon garçon,

que tu n'en étais pas ? que c'est à tort qu'on t'accusait ?

JULIEN.

Eh bien ! si, j'en étais.

PANOTET.

No no no non.

JULIEN.

Si, si, si, si !

GENEVÈVE.

Comment !

M<sup>me</sup> GUIBAL.

Vous voyez bien, il se trahit. C'est lui qui me débauche mon neveu.

JULIEN.

C'était une farce, une simple farce. On est bon pour vous payer, père... (Bas à Pigeot.) Comment qu'il s'appelle ?

PIGEOT, bas.

Panotet !

JULIEN.

Panotet. Vous voyez bien que je sais votre nom. (Bas à Pigeot.) Où qu'il perche, cet oiseau là ?

PIGEOT, bas.

Barrière des Amandiers.

JULIEN, haut.

Barrière des Amandiers. Et vous vous dérangez ; vous venez de si loin que ça pour un méchant écot de... (bas à Pigeot) de combien ?

PIGEOT, bas.

Quinze francs soixante.

PANOTET.

Quin... quin... quin...

JULIEN, allant à lui.

Quinze francs soixante, c'est le total, et vous venez faire un affront pour ça à un brave ouvrier, à un cizelleur sur métaux ! On manie le cuivre et on a de l'argent ; on a voulu rire, vieux farceur. Vous ne savez donc pas rire avec les amis ? (Bas à Panotet.) Devant ma mère, vous comprenez.

PANOTET.

Ou ou ou oui.

JULIEN, le payant.

Voilà quinze balles ; changez de rue plus vite que ça, au pas de course.

PANOTET.

Et les soi soi...

JULIEN.

Soixante centimes... c'est pour payer l'omnibus.

PANOTET.

Drôle de pra pra pra...

JULIEN.

Tique.. Allons ! vous êtes payé ; filez par le flanc gauche, à droite. (Il lui donne une calotte.) Il ne dit pas merci seulement.

PIGEOT, à part.

Est-il bon enfant, mon ami Julien. (Lui serrant la main.) Tu es l'un n'héros.

## SCÈNE VI.

PIGEOT, M<sup>me</sup> GUIBAL, JULIEN, GENEVIÈVE.

GENEVIÈVE.

A mon tour, à présent; je n'ai rien dit, je me suis fait violence; mais ma langue n'y tient plus. Voilà d'où viennent les propos qu'on a tenus au père Prêcheux, ils étaient vrais; mon fils est un dérangé, il fréquente les cabarets, il fait des poufs, Et moi qui le citais comme un modèle. Ah! je suis bien malheureuse. (Elle pleure.)

JULIEN, la prenant dans ses bras.

Eh bien! qu'est que c'est que ça? la mémère qui pleure! Voyons, voyons, pas de ça. Faut-il s'affecter, se faire du mal pour une bêtise? Une rencontre que l'on fait, une honnêteté que l'on veut rendre, voilà tout. Quinze francs n'est pas la mort d'un homme.

GENEVIÈVE.

Mais, malheureux! M. Prêcheux est instruit de ta conduite; il va la raconter à Louise, à sa fille, qui est la sagesse et la raison en personne. Elle ne t'aimera plus, et voilà ton mariage flambé.

JULIEN.

Louise ne m'aimera plus!

M<sup>me</sup> GUIBAL.

Elle aura raison de le planter là, cette jeunesse, et de lui préférer M. Timoléon, un jeune homme bien éduqué, de bonne manières, qui porte un paletot-sac, qui fume des cigares de pure-avanne, et qui vient tous les dimanches aux Blancs-Manteaux: une pratique de quatre sous par semaine.

JULIEN.

Timoléon! un clerc d'huissier de la rue Bar-bette? On m'a parlé de lui à l'atelier; il vient chez la maîtresse couturière de Louise. Il aurait des intentions, ce dandy là. Bon à savoir. Qu'il soit tranquille, que je le rencontre sur mon chemin, et je le démolis comme une propriété qui se trouve dans l'alignement.

M<sup>me</sup> GUIBAL.

Ah! le petit scélérat! ce n'est pas tout qu'il soit fricoteur, il va devenir assassin.

JULIEN.

Tenez donc votre langue, vous, la marchande de sermons, ou je vous attaque en calomnie. Cent sous d'amende.

GENEVIÈVE.

En v'là assez. Je vais prévenir ton père. C'est un homme qui ne rit pas avec la conduite. Depuis quelque temps, je remarque qu'il n'est plus comme à son ordinaire... Il se doute de quelque chose... Il te remettra dans le bon chemin, lui.

JULIEN, effrayé.

Mon père! Ah! maman! ne dites rien à mon père. Je me rangerai, je me corrigerai; je vous le promets, foi de Julien Férand. Vous n'aurez plus rien à me reprocher, ni le père Prêcheux, que j'estime: ni Louise, que j'aime comme mes yeux! Mais que mon père ne sache rien, je vous en prie. Allons, la mémère! que l'on embrasse son lolo, et que tout soit fini.

GENEVIÈVE.

Tu me le promets?

JULIEN.

Je vous le jure sur mes cendres.

GENEVIÈVE.

Qu'une mère est faible! Allons! embrasse-moi et tiens parole. Je vais à la halle, il n'y aura plus rien et je paierai tout le double plus cher; mais si tu te corriges, je n'y aurai pas de regret.

M<sup>me</sup> GUIBAL.

Moi, je vais à mes chaises. Et toi, polisson, rentre à l'atelier. Si j'apprends que tu gamines et que tu fricotes, je te déshérite.

PIGEOT.

En vous remerciant, ma tante.

GENEVIÈVE.

Sans rancune, Julien. (Elle lui tend sa main, Julien l'embrasse.)

AIR : J'aime la meunière.

Mène un' bonn' conduite,  
Et toujours je t'aimerai.

M<sup>me</sup> GUIBAL, à Pigeot.

Toi, change tout d' suite,  
Ou j' te maudirai.

JULIEN.

Vous rendre contente,  
C'est mon plus plus doux vœu.

PIGEOT.

Je s'rai dign', ma tante,  
D'étr' votre neveu.

ENSEMBLE.

GENEVIÈVE.

Mène un' bonn' conduite,  
Et toujours je t'aimerai;  
Jamais par la suite,  
Je ne changerai.

M<sup>me</sup> GUIBAL.

Entends bien, Polyte,  
Jamais je ne t'aimerai,  
Si tu n' ehang' de suite,  
Je te maudirai.

JULIEN.

Par ma bonn' conduite,  
Toujours j' vous satisferai.  
Jamais, par la suite,  
Je ne changerai.

PIGEOT.

Sur sa bonn' conduite,  
Tojours je me réglerai.  
Jamais, par la suite,  
Je ne changerai.

SCÈNE VII.

PIGEOT, JULIEN.

(Ils se regardent un moment sans se parler.)

PIGEOT.

Hein? Faites donc des belle-actions pour recevoir des argarades comme ça!

JULIEN.

Tais-toi, Pigeot, je ne fais que mon devoir.

PIGEOT.

Excusez! Je ne sais pas si tu as appris ça à la mutuelle; mais tu fais le moniteur et ton père fait le gamin.

JULIEN.

Silence, moutard, respecte mon père comme je le respecte moi-même. Cet homme est encore jeune, trente-neuf ans, il n'a jamais fait de sottises, et quand ça n'est pas venu dans la jeunesse, il faut payer sa contribution plus tard; c'est la nature qui le veut. Ça ne durera pas, c'est un moment à passer. C'est une mauvaise connaissance qui l'entraîne, et je dois cacher ça à tous les yeux, à ceux de ma mère surtout, qui en mourrait de chagrin, la brave femme!

PIGEOT.

J'entends bien, j'ai l'intelligence précoce : c'est Gaucher, mon professeur, qui lui donne des leçons. Quel loupeur que ce Gaucher! En voilà un qui peut se vanter d'être pochard, chicard et chicanard!

JULIEN.

Gaucher aura une paie un de ces matins; mais il faut prendre ça d'abord par la prudence et la douceur.

PIGEOT.

Oui, il ne faut lui casser qu'une patte le premier jour.

JULIEN.

Mon père est bon enfant, mais brutal; il n'a pas le vin bon comme le cœur. Si le je le tarabustais, il ferait un malheur comme il avale un verre de cassis... Continue à surveiller mon père et Gaucher.

PIGEOT.

Comme de coutume.

JULIEN.

Bois avec eux, pour être bien au courant de leurs cascades.

PIGEOT.

Fidèlement. Il ne se boira pas une bouteille ou un cruchon sans moi.

JULIEN.

Et reviens me dire tout, exactement.

PIGEOT.

Comme de juste... Ça me fait penser qu'on a fait la paie ce matin, et qu'au lieu de soixante francs, le père Julien Ferand n'en a touché que dix-neuf.

JULIEN.

Oh! sapristi! quarante et un francs qu'il faudra remettre à la masse, pour que ma mère ne s'aperçoive de rien.

PIGEOT.

Ça n'est pas tout. Tu sais bien la petite montre à ta mère?

JULIEN.

Eh bien?

PIGEOT.

Gaucher m'e l'a envoyé porter chez ma tante, pas chez ma tante Guibal: Pautre, rue de Paradis; car ma tante Guibal n'est pas préteuse, c'est là son moindre défaut.

JULIEN.

Méchant galopin, tu as fait ce coup là?

PIGEOT.

Pour ne pas en recevoir, des coups! Il fallait choisir entre une salade de calottes ou une salade de cerises... J'ai rapporté les noix.

JULIEN.

C'est trop fort! la montre de ma mère... Si elle savait ça!

PIGEOT.

Tiens, j'ai encore la reconnaissance... (Il la lui montre.)

JULIEN.

Donne-la moi... Comment faire?... Ah! il n'y a qu'un moyen: voilà mon père qui sort de l'atelier. Ne lui dis rien, je cours... Ah! Gaucher, tu auras deux paies pour une, et je te garde les intérêts. Plus il s'en amassera, plus tu en auras.

(Il sort précipitamment par le fond.)

SCÈNE VIII.

PIGEOT, FÉRAND, en habit de travail.

(Férand entre d'un air sombre et rêveur; il va s'asseoir sur un banc et met sa tête dans ses mains.)

PIGEOT, à part.

O fils surnaturel! si on donnait le treizième à la douzaine, j'en accepterais quatre comme toi... V'là le père Férand!

FÉRAND, assis, à part.

Je suis un gueusard, une canaille, un pas grand chose!

PIGEOT, à part.

Voilà comme il se fait la barbe : il s'écorche pas mal.

FÉRAND.

Je suis un sans cœur, un gredin ; je mériterais deux ans à la correctionnelle, et sans le respect que je me dois à moi-même, je m'abimerais de coups de poings ! (Il se tire les cheveux.)

PIGEOT, à part.

Il se frise drôlement.

FÉRAND.

Je suis furieux, je m'en veux, je suis hors de moi ; je voudrais trouver à me battre avec quelqu'un !

PIGEOT, se reculant.

Gare les éclaboussures... Il est plus fort que moi, je ne ferai pas sa partie.

FÉRAND, tenant un rouleau d'argent dans du papier.

Dix-neuf francs de reste pour toute la quinzaine !... Geneviève va rire jaune ; jamais je n'oserai lui remettre cette somme minime... Ah ! te voilà, Pigeot ; approche.

PIGEOT.

Merci ! je crains les distributions gratis.

FÉRAND.

Approche donc, sois z'hardi ; il ne s'agit pas de tapes. Tiens, voilà un rouleau, c'est ma paie ; tu le doncras à ma femme, et si elle te dit : « Il n'y a que ça ? », tu diras...

PIGEOT.

Qu'est-ce que je dirai ?

FÉRAND.

Que le contre-maitre ne t'a donné qu'un à-compte, enfin ce que tu voudras... Ça me donnera du temps.

PIGEOT.

Ça suffit, monsieur Férand... Tenez, j'entends Gaucher, mon professeur ; il vous inventera queq' bourde... (A part.) Plus souvent que je donnerai ça à mam' Férand ; courons le porter à Julien... (Haut.) Je vais faire votre commission.

(Il sort par le fond.)

## SCÈNE IX.

GAUCHER, FÉRAND.

GAUCHER, en habit de travail.

ATR : L'Atelier reste garçon.

Se r'poser,

S'amuser,

Sans s' lasser,

En tout temps chanter, rire et boire,

Voilà la morale et l'histoire

Du bambocheur,

Du joyeux fricoteur,

Oui, flaneur

Et noceur.

Du trois-six amateur,

Voilà le joli noceur.

Abonné de la gaité franche,

Il a son almanach à lui.

Tous les jours c'est fête et dimanche,

Jamais il ne connaît l'ennui ;

Chaq' jour à la barrière,

Cantonnier assidu,

Il y met en fourrière

Son libre individu.

(Parlé.) Aussi ! connu, le noceur ! estimé dans les douze arrondissements et encore plus dans la banlieue. On dit, quand on le voit : « Tiens, v'là Isidore Gaucher ! — Présent ! — Tu risques-t-il un porrichinel ? — Étouffons-en trois ; ça n'étrangle pas, n'y a pas d'arêtes, écrasons le grain. » La Blésimar, qui me connaît, ça la fait rire, cette femme ! elle lâche du cachet de pratique, et houp !... gare là dessous... Qui est-ce qui en paie un autre ?

Se r'poser,

S'amuser, etc.

Eh ben, Férand, queq' tu fais donc là, tout seul dans un coin ? Tu as l'air gai comme une croute de pain oubliée derrière une malle.

FÉRAND.

Laisse-moi tranquille, Gaucher ; c'est toi qui es cause de ma disgrâce. Avant ton entrée à l'atelier, je piochais comme quatre, et je ne noçais jamais.

GAUCHER.

Homme poule mouillée !... Mais nocer est le vrai bonheur sur la terre ; et le plus beau titre à la gloire des humains, c'est celui de noceur.

FÉRAND.

Mais le père de famille ?...

GAUCHER.

Il donne le jour à des enfans charmans qui succéderont à ses vertus.

FÉRAND.

Et sa femme...

GAUCHER.

Trempe la soupe aux miouches et raccommode les zhardes ; le jou du ménage est ses attributs. L'homme qui travaille et qui gagne le quibus a le droit de se donner des récréations physiques.

FÉRAND.

C'est vrai ; mais pourtant j'ai des remords, et je t'en veux de ma conduite.

GAUCHER.

Tu m'en veux, ingrat homme !... Je te régale de chasselas, de côtelettes aux cornichons ; nous dansons de petits cancons honnêtes avec des demoiselles de bonnes manières, qui jouissent de

leur liberté, et ça en famille, avec moi qui suis ton parent. Quand j'ai de la monnaie, je solde; quand je n'en ai pas, tu paies, c'est juste; et tu m'en veux, à moi qui me mettrais à la broche pour toi!... Tu es t'un sans raison.

FÉRAND.

Mais non, mon ami Gaucher, mon cousin, je t'estime; c'est moi que je ne m'estime pas.

GAUCHER.

Tu as tort. Tu es t'un citoyen vénérable, mais il faut s'amuser, il faut rigoler; la vie est une rigole qui fait couler le chagrin. Il faut faire durer la jeunesse autant qu'on peut.

AIR : A soixante ans.

A soixante ans, on chang' de caractère,  
Et des plaisirs finit le bacchanal.  
Il sera temps d'êtr' bon époux, bon père,  
Quand tu cess'ras d'être gard' national  
Et qu' tu verras diminuer ton moral.  
Mais jusque là que rien ne nous arrête :  
Passer la r'vue est un droit naturel ;  
Chez l' marchand d' vin, de même qu'au Carrousel.  
L'homme ne doit songer à la retraite,  
Que quand il n' peut plus répondre au rappel.

FÉRAND.

J'adopte ta philosophie; mais quand il n'y a plus de sonnettes à la maison...

GAUCHER.

Il y en a chez les amis. N'y en a-t-il pas qui prêtent et qui obligent ?

FÉRAND.

Oui, et qui sont assez généreux pour cacher leurs bienfaits. J'en connais un... que je ne connais pas, mais que je soupçonne; il verra ma reconnaissance... Mais chut! voilà la bourgeoise qui vient d'acheter le pot au feu. Il va y avoir du bouillon; gare la graisse!

SCÈNE X.

GAUCHER, FÉRAND, GENEVIÈVE.

GENEVIÈVE, son panier plein, au bras.

Ah! te v'là, mon homme. Bonjour, cousin Gaucher.

GAUCHER, allant à elle.

Mes hommages à la cousine. Toujours aimable et fraîche; vous rajeunissez tous les matins. Si je n'étais pas célibataire par principe, je voudrais être à la place du cousin et avoir deux épouses... comme vous. (Bas à Férand.) Faut l'enfariner de flatterie.

GENEVIÈVE.

Taisez-vous donc, farceur. (A Férand.) Je viens

LES NOCEURS.

de rencontrer le petit Pigeot. Il paraît qu'il net'ta pas trouvé; il m'a remis ta paie que le contre-maitre t'envoyait dans un rouleau.

(Elle s'assied sur le banc à droite du public, et compte l'argent.)

FÉRAND, bas à Gaucher.

Aye! aye! voilà le chicot.

GAUCHER, bas.

Nous allons l'arracher sans douleur. (Haut.) Ah! dam! mame Férand, il y a des semaines qu'on travaille plus, d'autres qu'on travaille moins.

FÉRAND.

C'est vrai.

GENEVIÈVE.

Il paraît que mon homme a pas mal travaillé cette quinzaine ici: il aura fait des heures en plus.

FÉRAND, bas.

Elle se moque de moi. (Haut.) Voyons, femme, ne te fâche pas.

GENEVIÈVE.

Me fâcher!... (Elle compte.) Trente, quarante, cinquante, soixante.

FÉRAND.

Arrête donc: tu comptes mal.

GENEVIÈVE.\*

Mais non, tu vois bien.

GAUCHER, à part.

Est-ce qu'ils ont fait des petits ?

FÉRAND, bas à Gaucher.

Encore une surprise de ta part!... Je te revaudrai ça, je suis reconnaissant.

(Il lui serre la main.)

GAUCHER, à part.

C'est incroyable!... Est-ce que je lui ferais du bien? est-ce que je serais généreux sans le savoir?

GENEVIÈVE.

Mon ami, je ne veux pas que tu travailles trop, que tu te fatigues; il faut te ménager. N'y a qu'une chose qui me chagrine, et il faut que je te l'avoue: c'est que ton fils ne te ressemble pas. Depuis queq' temps il se dérange; c'est venu aux oreilles de M. Précheux, et voilà qu'il veut retarder le mariage de Julien avec sa fille.

FÉRAND.

Ah! mon Dieu! qu'est-ce que te me dis là ?

GENEVIÈVE.

Il y a eu des parties de cabaret hors barrières; il a pris plus de vin qu'il ne lui en fallait; ça a amené des batteries; il paraît que quand il a bu, il devient méchant.

FÉRAND.

Mais, comment sais-tu ?

\* Gaucher, Férand, Geneviève.

GENEVIÈVE.

N'importe; ça m'est revenu, il m'a promis, juré de se corriger, de ne plus fréquenter ceux qui l'entraînent et qui finiraient par le perdre tout-à-fait. Tu vas venir avec moi. voir M. Prêcheux qui est là haut, chez la maîtresse de sa fille; nous lui parlerons, nous lui répondrons de Julien, et nous le ferons revenir sur son compte.

FÉRAND.

Mais c'est que...

GENEVIÈVE.

N'y a pas de c'est que; viens avec moi tout de suite; il faut raccommoder les affaires.

FÉRAND.

Comme tu voudras, ma femme, je te suis. A revoir, Gaucher, je ne suis pas quitte envers toi.

GAUCHER.

Va, modèle des hommes; allez, femme modèle. Moi, je vais chercher ma paie qu'on ne m'a pas envoyée par un commissionnaire. (A part.) Je crois qu'il n'y aura pas gras. Bah!... tant pire.

(Il sort en chantant.)

## SCÈNE XI.

FÉRAND, GENEVIÈVE, LOUISE.

GENEVIÈVE.

Tiens! voilà Louise. Dites-moi, mon enfant, votre père est-il encore là haut?

LOUISE.

Mon Dieu! oui, M<sup>me</sup> Férand, il cause avec ma maîtresse, et il m'a dit des choses qui m'ont fait bien de la peine.

GENEVIÈVE.

Je me doute de ce que c'est; mais ne vous inquiétez pas; ça va s'arranger, je l'espère. Attendez-nous un moment, je vais revenir, et je vous donnerai de bonnes nouvelles, j'en suis sûre. Viens, mon ami.

FÉRAND, à part.

Quelle bonne femme! Et je lui ferai des traits! Non, non, je serais un scélérat.

GENEVIÈVE.

Viens donc, Julien.

FÉRAND.

Me voilà, Geneviève. (Ils sortent.)

## SCÈNE XII.

LOUISE seule, puis JULIEN arrivant du fond.

LOUISE.

Ça se pourrait-il, mon Dieu! que Julien eut changé comme ça tout de suite! lui, si bon garçon, si gentil, qui me jurait qu'il m'aimait tant.

JULIEN.

Je le jure encore, M<sup>lle</sup> Louise; j'en fais serment sur la tête de ma mère et sur la vôtre, la meilleure et la plus jolie tête que je connaisse.

LOUISE.

Ah! vous voilà, Monsieur, vous êtes bien aimable, vous méritez bien qu'on vous aime!

JULIEN.

Mais, je crois que oui.

LOUISE.

Un mauvais sujet, un cœur de guinguettes, qui fait des dettes, qui se bat, qui...

JULIEN.

Qui, qui, qui... qui est-ce qui a dit ça? Il en a menti.

LOUISE.

Là! voyez-vous, voilà que vous vous emportez.

JULIEN.

Sûrement, je m'emporte! parce que je ne peux pas supporter des meneries pareilles. Je sais d'où ça vient, c'est de la rue Barbette, d'une étude d'huissier, d'un M. Timoléon, que votre maîtresse couturière protège parce qu'il est son filleul et qu'elle est sa marraine; et la Guibal le soutient aussi, parce qu'il lui place son argent à la petite semaine. Il me passera par les pattes, ce feignant-là.

LOUISE.

Julien! quelles expressions vous employez, quel mauvais ton vous prenez depuis quelque temps.

JULIEN.

J'ai le ton et les manières d'un ouvrier, je ne fais pas de belles phrases comme votre M. Timoléon; mais j'ai un bon cœur, je suis un brave garçon, je vous aime, et je vous rendrai heureuse. Ça vaut mieux que de vous tromper par de belles paroles.

LOUISE.

Vous me rendrez heureuse! Mais mon père ne veut plus nous marier. Il sait que vous avez des dettes.

JULIEN.

Des dettes!

LOUISE.

Oui. M. Grimou, l'huissier chez qui travaille M. Timoléon, a dans les mains un billet qu'il doit faire contester, protester... Dame! Je ne connais pas ces mots là. moi.

JULIEN.

C'est des inventions pour nuire à ma réputation. Que ça ne vous inquiète pas, Louise.

LOUISE.

Vrai? J'aime à vous croire, Julien, vous ne passez pas pour menteur.

JULIEN.

Je dis toujours la vérité, comme quand je dis que je vous aime.

LOUISE.

Si j'en étais sûre!

JULIEN.

Qu'est-ce qu'il faut taire pour vous le prouver? faut-il me tuer. m'asphyxier, me poignarder?

LOUISE.

Ah! mon Dieu! vous me faites peur. Non; il ne faut que votre parole, votre parole d'honneur.

JULIEN.

Je vous la donne, ma petite Louise, et de bon cœur; mais votre père!...

LOUISE.

Mon père m'aime, il n'est pas méchant, il fait tout ce que je veux; je réponds de lui, si vous me répondez de vous.

JULIEN, enchanté.

Oh! Louise! Louise! laissez-moi vous embrasser!

LOUISE.

Je ne veux pas!

JULIEN.

Je l'exige.

LOUISE.

AIR : A l'âge heureux de quatorze ans.

Non, non, ça ne serait pas bien.

JULIEN.

Ça ne ferait pas de mal, je gage.

LOUISE.

Fille ne doit accorder rien.

JULIEN.

Mais un à-compt' sur le mariage!

LOUISE.

Vous me mettez dans l'embarras, Julien, vous pouvez bien attendre.

JULIEN.

Eh bien, Louis' ne le donnez pas; Mais permettez-moi de le prendre.

LOUISE.

Laissez-moi!

JULIEN.

Je l'emporte d'autorité.

(Elle se défend faiblement; il l'embrasse deux ou trois fois.)

SCÈNE XIII.

FÉRAND, PRÉCHEUX, LOUISE, JULIEN, GENEVIÈVE.

PRÉCHEUX.

Qu'est-ce que je vois! Ma fille qui se laisse embrasser!

GENEVIÈVE.

Et vous disiez qu'elle ne voulait plus de mon Julien, qu'elle allait lui donner son congé.

FÉRAND.

Vous voyez qu'ils ne sont pas mal ensemble.

LOUISE, vivement.

Mon père, tout ce qu'on vous avait dit sur Julien était faux. C'est un honnête garçon; il m'aime, il ne va pas à la barrière, il n'a pas de dettes, il est estimé de tout le monde, et je veux l'épouser.

PRÉCHEUX, surpris.

Par exemple!

LOUISE.

Et si vous me le refusez, je mourrai de chagrin, ou bien je ferai un coup de ma tête.

PRÉCHEUX.

Ma fille, voyons! tu sais bien que je fais tout ce que tu veux.

JULIEN.

Vous ne vous en repentirez pas, monsieur Précheux, ni Louise non plus.

PRÉCHEUX.

Eh bien! un moment, laissez-moi respirer, qué diable! faut le temps, trois semaines pour publier les bans, mon argent qu'il faut que je retire de chez M. Grimou, pour déposer la dot chez le notaire. Si d'ici là Julien se conduit bien, qu'il n'y ait plus de mauvais propos sur son compte, à trois semaines la noce!

JULIEN et LOUISE.

Quel bonheur!

LOUISE, embrassant Précheux.

Mon petit père!

JULIEN.

Papa Précheux, donnez-moi une poignée de main.

PRÉCHEUX.

Je veux bien.

GENEVIÈVE.

Et embrassez-moi.

PRÉCHEUX.

Je le veux bien encore. (Il l'embrasse.)

## SCÈNE XIV.

LES MÊMES, M<sup>me</sup> GUIBAL, PIGEOT, GAUCHER,

PIGEOT, accourant.

Ah ! ha ! sauvez-moi, cachez-moi !... Julien, protège ton ami.

TOUS.

Qu'est-ce qu'il y a donc ?

M<sup>me</sup> GUIBAL, arrivant suivie par Gaucher qui la retient par sa robe.

Arrêtez-le ! tenez-le bien, que je lui donne une danse.

TOUS.

Une danse !...

GAUCHER.

Arrêtez donc, vous-même, femme trop furibonde ! qu'est-ce que vous voulez lui faire, à cet enfant ? est-ce que vous voulez le guillotiner ?

M<sup>me</sup> GUIBAL.

Je veux qu'on le mette à la rue de la Raquette.

GAUCHER.

Pour jouer au volant avec ?

FÉRAND.

Calmez-vous, expliquez-vous, mame Guibal, la colère ne vaut rien, j'en sais quelque chose.

M<sup>me</sup> GUIBAL.

Eh ben ! non : je ne veux pas dire ce que c'est.

PIGEOT.

Et ben, je vas le dire, moi.

M<sup>me</sup> GUIBAL.

Tais-toi, petit serpent.

PIGEOT.

Pas à sonnettes toujours, vous ne m'en donnez guère. V'la ce que c'est : M. Timoléon est venu à la maison demander à ma tante si elle avait brouillé les affaires pour Julien et M<sup>lle</sup> Louise ; il a encore débité un tas de cancans et de méchancetés, je l'ai prié poliment de vouloir bien garder ses feuilletons pour lui. Il m'a traité insolemment de criquet et de gamin de Paris. A ces paroles inconvenantes, je me suis permis de lui passer la jambe, et il est tombé sur ce que je ne veux pas nommer, dont il s'est cassé le nez.

GAUCHER.

Cependant, petit, comment peut-il s'être cassé le nez, s'il est tombé sur autre chose ?

PIGEOT.

Parce que mon poing est tombé par hasard sur sa pomme de terre.

M<sup>me</sup> GUIBAL.

Vante-toi de tes belles actions.

PIGEOT.

Ce n'est pas tout. Dans sa chute postérieure, il

\* Gaucher, M<sup>me</sup> Guibal, Férand, Pigeot, Julien, Prêcheux, Louise, Geneviève.

a rencontré le carton à bonnets de ma tante, qu'il a défoncé, de sorte qu'il s'est trouvé coiffé dans un endroit où l'on ne met jamais de cornettes ni de béguin.

M<sup>me</sup> GUIBAL.

Et mon joli bonnet à dentelles est tout abîmé. Laissez-moi lui donner une douzaine de giroflées à cinq feuilles !

PIGEOT, riant.

Plus souvent ! Bonjour, ma tante !

M<sup>me</sup> GUIBAL.

Il faut je l'extermine.

JULIEN.

Voyons, voyons, s'il ne s'agit que d'un bonnet, je vous en ferai cadeau, et vous le mettrez le jour de ma noce.

M<sup>me</sup> GUIBAL.

Sa nocé ! avec qui ?

JULIEN.

Avec Louise.

PRÊCHEUX.

Et je vous invite, ainsi que toute la société, et pour terminer gaiement la journée d'aujourd'hui, nous ferons demain un repas comme qui dirait celui des fiancailles.

GAUCHER, allant à lui.

Vous m'invitez, homme estimable ? Permettez-moi de vous presser la main.

PIGEOT.

Vieillard des plus respectables, vous m'invitez ? je vous vénère, et je vous demande la permission de vous dire que quand je serai nubile, mon ambition sera de trouver un beau père qui vous ressemble... (A part.) en beau.

PRÊCHEUX.

Jeune homme, vous êtes fort honnête.

PIGEOT, saluant et ôtant sa casquette.

Il n'y a pas de quoi.

PRÊCHEUX.

Couvrez-vous donc.

PIGEOT.

C'est pour vous obéir.

M<sup>me</sup> GUIBAL, à part.

Hon ! la bonne pièce !

GENEVIÈVE.

Ma Louise, écoute ici. Je peux t'appeler ma fille, à présent. Il est d'usage qu'une belle-mère fasse un cadeau à sa bru.

M<sup>me</sup> GUIBAL.

Ça se fait toujours. Quand j'ai épousé feu M. Guibal...

PIGEOT.

Vous vous souvenez de ça, tante mignonne ? Vous avez bonne mémoire.

M<sup>me</sup> GUIBAL.

Est-ce que personne ne me fera le plaisir de lui couper la langue ? (Pigeot va se cacher derrière Gau-

cher. M<sup>me</sup> Guibal passe près de Geneviève.) Je disais donc que ma belle-mère, M<sup>me</sup> Guibal, qui était revendeuse à la toilette, me fit cadeau d'une croix à la Jeannette qui m'allait comme un cœur. Si vous l'aviez vue voltiger sur mon sein, j'étais si agitée !... on aurait dit les flots de la mer.

GAUCHER, à part.

A la marée descendante.

GENEVIÈVE.

Julien, monte à ma chambre, et dans le tiroir de ma commode, à gauche, sous mon ternaux de Rouen, tu trouveras ma montre dans une petite boîte de carton, tu la descendras ; je veux la donner à Louise.

JULIEN.

J'y cours, ma bonne mère. (Il sort.)

FÉRAND, bas, à Gaucher.

Sa montre !... Ah ! pour le coup !... je suis traqué comme dans un piège à loup.

LOUISE.

Je vous remercie bien, madame Férand ; mais je ne voudrais pas vous en priver.

GENEVIÈVE.

Et moi, je n'ai pas de plus grand plaisir que de te l'offrir. C'est la mère Férand qui me l'a donnée le jour de mes noces, elle te revient de droit ; sois aussi fière et aussi heureuse que je l'ai été de la porter ce jour là.

GAUCHER, à Férand.

Si elle n'a que cette montre-là, c'est le cas de dire : il n'est pas l'heure.

FÉRAND, se serrant les poings.

Je suis un chenapan.

PRÉCHEUX.

Ah ! madame Férand, vous êtes d'une générosité... ça n'a pas de nom.

JULIEN, revenant avec la boîte fermée.

La voilà, ma mère, donnez la lui vous-même.

GAUCHER, à part.

Oui, voilà la cage, mais les oiseaux sont dénichés.

GENEVIÈVE, ouvrant la boîte.

Tiens, ma fille, avec la chaîne... laisse-moi te la passer moi-même au cou.

FÉRAND, voyant la montre.

Je suis aveuglé, je n'y vois plus clair. (A Gaucher en lui serrant la main.) Gaucher, voilà un trait : tu m'assassines de procédés.

GAUCHER, à part.

C'est de la fantasmagorie ; nous sommes chez M. Comte.

LOUISE.

Oh ! ma bonne mère, elle ne me quittera jamais.

GAUCHER, à part.

On pourra la remettre en plan... si elle revient toute seule.

PRÉCHEUX.

Allons, après l'orage le beau temps, après la pluie l'arc-en-ciel !... Ah ! ça me fait penser... allons à l'Arc-en-Ciel, chez le père Panotet...

PIGEOT.

Barrière des Amandiers ?

FÉRAND, vivement.

Non ; le vin n'y est pas bon.

PIGEOT, riant.

Oui ; mais il n'y est pas cher.

JULIEN.

Veux-tu te taire.

PIGEOT.

Je me tus.

M<sup>me</sup> GUIBAL, passant au milieu.

Si vous permettez à une faible femme d'élever la voix, allons à la barrière du Montpernasse, il y a là, un sieur Collot qui me redoit une cinquantaine de francs, je ne le connais que par sa signature : mais je ne serais pas fâchée de faire connaissance avec son argent.

PIGEOT.

Dieu ! ma tante a-t-elle du génie !

PRÉCHEUX.

Va pour le Montpernasse.

GAUCHER.

C'est dit, et le soir nous irons au spectacle chez M. Sévestre. Je connais tous les acteurs, je vous aurai des billets gratis avec droit !

TOUS.

Vive le Montpernasse !

CHOEUR.

AIR : Dans la prairie (du Pré-aux-Clercs.)

JULIEN et LOUISE.

Quelle allégresse,  
Et quelle ivresse !  
Pour notre cœur  
C'est l'espoir du bonheur !

LES AUTRES.

Ah ! pour leur cœur,  
C'est l'espoir du bonheur.

TOUS, excepté GAUCHER et PIGEOT.

Les accordailles,  
Puis les fiançailles,  
L' mariage' va venir !  
Ça s'ra double plaisir.

GAUCHER et PIGEOT.

Les accordailles,  
Les boostifailles,  
Quel avenir !  
Ça s'ra double plaisir.

TOUS.

Quelle allégresse, etc.

## ACTE DEUXIÈME.

(Le jardin d'une guinguette, entouré d'un treillage; des acacias, un bosquet. A droite, au troisième plan, l'entrée de la maison.)

## SCÈNE I.

TIMOLÉON, MIELLARD, arrivant.

MIELLARD.

Je suis très flatté, M. Timoléon, de la promenade que j'ai l'honneur de faire avec avec vous. Mais la barrière du Montparnasse est fort éloignée du quartier de la Bourse où les gardes du commerce ont d'habitude pas mal d'occupation.

TIMOLÉON.

Vous en aurez dans ces parages, estimable Miellard, protecteur du commerce dont la garde est confiée à votre vigilance. Ce n'est pas pour votre plaisir que je vous amène dans cet endroit soi-disant champêtre, où végètent modestement quelques maigres acacias. Ces vilains arbres vont couvrir de leur ombrage un homme à qui vous donnerez beaucoup plus d'ombre. Cet homme qui signe des billets avec facilité et qui ne les acquitte pas de même, répond au nom de Julien Férand. C'est un ouvrier ciseleur, fort soiffeur de son naturel, et auquel vous procurerez le plaisir d'aller se désaltérer rue de Clichy.

MIELLARD.

Vous avez donc contre lui une prise de corps?

TIMOLÉON.

J'ai eu l'art d'acheter sa créance à moitié prix, comme effet verveux, et me voilà maître de son individu moyennant une modique somme de cinquante écus.

MIELLARD.

Vous êtes donc prodigieusement riche, ou les profits de l'étude sont donc exorbitants?

TIMOLÉON.

Non. Ce seraient mes appointemens de deux mois. Mais je les ai gagnés cette semaine au billard, dans un cercle de jobards, où se réunissent beaucoup d'épiciers de la rue de la Verrerie.

MIELLARD.

Diable! menez donc moi r'y.

TIMOLÉON.

Plait-il?

MIELLARD.

Ou bien, menez-moi r'y donc.

TIMOLÉON, lui donnant les papiers.

Commencez par faire mon affaire. Voici les titres, la sentence, le par corps, et une pièce d'un franc cinquante que vous allez consommer dans ce bosquet, pour ne pas être suspect. Tâchez

d'avoir une tenue décente. Acceptez ce cigare que vous fumerez pour paraître un homme comme il faut.

MIELLARD.

Comptez sur mon dévouement.

(Ils sortent tous les deux par le bosquet. Prêcheux et Louise entrent par le fond.)

## SCÈNE II.

PRÉCHEUX, LOUISE.

PRÉCHEUX.

Personne encore d'arrivé! C'est drôle que ton prétendu ne soit pas plus pressé que ça.

LOUISE.

Oh! mon père, je suis sûre que ce n'est pas de sa faute. Il devait amener sa mère et M<sup>me</sup> Guibal; des femmes d'un certain âge ne marchent pas aussi lestement que moi.

PRÉCHEUX.

Excuse-le, je le veux bien; mais puisque nous sommes seuls, je te dirai encore ce que je t'ai dit tantôt. Julien cache son jeu; il a l'air d'un saint-nitouche, et il fait des siennes en dessous.

LOUISE.

Mon père! vous lui avez donné trois semaines pour prouver qu'on l'accusait à tort. Justement, j'aperçois son père avec son cousin Gaucher et le petit Pigeot.

## SCÈNE III.

PIGEOT, GAUCHER, FÉRAND, PRÉCHEUX, LOUISE. Quelques ouvriers entrent en même temps. Ils ont tous leurs habits des dimanches. Ensuite MIELLARD.

CHOEUR.

AIR : Au travail qu'on se mette (de Balochard).

Amis de la goguette,

En avant.

L'bonheur de la guinguette

Nous attend.

FÉRAND.

S'agit-il de bombance,  
De pitance,  
Je n' boud' pas.  
Jamais de nonchalance,  
En présence  
D'un repas.

TOUS.

Amis de la goguette, etc.

PRÉCHEUX.

Allons donc, les trainards, allons donc. Si vous étiez arrivés plus tôt, nous aurions eule temps de faire une partie de tonneau ou de siam.

PIGEOT.

Oh ! les siam, j'y suis t'y fort !... gare les quilles, je pousse ma roulette.

FÉRAND.

Pour dire le mot propre, nous avons pris une petite à compte en route. Gaucher qui a des connaissances à tous les bouchons, a voulu dire bonjour en passant à Gambillard, à la veuve la grande armée, et au père Ribotton.

PIGEOT.

On a humecté les ami-dales.

GAUCHER.

Pas possible autrement. La politesse est un devoir... on ne peut pas passer devant les amis, sans les saluer de quelques coups de canon. Avec ça que les boulevarts extérieurs sont meublés de poussière, et tapissés de marchands de verjus.

PIGEOT.

Tout ça altère.

PRÉCHEUX.

Eh bien, en attendant les femmes, allons toujours commander les vivres.

GAUCHER.

O homme à grandes idées ! digne pholanstère ! je m'incline devant tes vertus fameliques.

FÉRAND.

Allons faire la revue du buffet et goûter le vin.

GAUCHER.

Goûtons-en de plusieurs sortes.

PIGNOT.

Faudra commander des pigeons, du veau et une salade.

GAUCHER.

Du veau, quand c'est un autre qui paie ! Est-il melon !

MIELLARD, qui écoutait au fond.

Je vais m'y prendre adroitement. (A Précheux.) Est-ce vous, monsieur, qui avez demandé s'il y avait un melon ?

PRÉCHEUX, le saluant

Non, monsieur.

MIELLARD.

J'ai cru avoir entendu nommer ce légume.

PRÉCHEUX.

C'était une expression triviale, que monsieur disait pour rire ; mais s'il y en avait un, j'en régalerai volontiers la société. Ma fille est folle du melon ; elle les aime... J'oserais dire, comme elle aime son père.

MIELLARD.

Eh bien, monsieur, je vais justement en chercher un moi-même chez un maraicher qui en cultive à deux pas, si vous voulez y venir avec moi...

PRÉCHEUX.

Bonne idée, monsieur, en vous remerciant.

GAUCHER.

Allons, Férand, à la cuisine. Vous, M. Précheux, au melon.

PRÉCHEUX, à Miellard.

Monsieur, je suis à vous.

MIELLARD, à part.

Et je te promènerai, cantaloup.

AIR de la Tirelire.

Allons, sans tarder,  
Faut commander  
Pour mettre la table.  
Il faut fricoter,  
Après chanter,  
Pour être aimable.

(Ils entrent en dansant dans la maison.)

SCÈNE IV.

JULIEN habillé, GENEVIÈVE, LOUISE en toilette.

LOUISE, seule.

Eh bien ! ils me laissent là toute seule ! dans un endroit public où il peut venir des militaires... Heureusement que je vois arriver Julien avec sa mère.

JULIEN, arrivant du fond avec sa mère.

Allons donc, ma mère, encore un pas. Tenez, voilà Louise qui nous attend.

LOUISE.

Bonjour, madame Férand ; est-ce que vous êtes lasse ?

GENEVIÈVE.

Non, ma fille ; est-ce que cet enfant chéri ne m'a pas régallée d'un omnibus jusqu'à la barrière ?

JULIEN.

C'est bien le moins pour sa petite maman ; elle m'a assez porté dans ses bras.

GENEVIÈVE.

Et je te porte encore dans mon cœur. Mais puisque nous voilà seuls, mes enfans, il faut que je

vous conte mon conte. Julien, je n'ai pas été dupe, tantôt, de l'histoire du marchand de vin. Il y a quelque chose là dessous que je ne comprends pas. Quand je t'ai demandé l'heure en chemin, tu m'as répondu sans tirer ta montre; tu avais l'air embarrassé. Où est-elle, ta montre ?

JULIEN, embarrassé.

Dans mon gousset, apparemment; voilà la chaîne.

GENEVIÈVE.

Montre-la moi : je veux savoir l'heure.

LOUISE.

Il est quatre heures à celle que vous m'avez donnée.

GENEVIÈVE, à Julien.

Mais à la tienne, Julien ?

JULIEN.

La mienne... je crois qu'elle retarde.

GENEVIÈVE, tirant la chaîne.

Je le crois aussi... Ah ! Julien, tu l'as vendue.

JULIEN.

Non, ma mère.

GENEVIÈVE.

Tu l'as mise en gage !

JULIEN.

Je ne sais pas mentir. Eh bien ! oui, mais ce n'est pas pour moi : c'était une dette d'honneur, une dette sacrée... J'avais répondu pour quelqu'un, un ami, mais un ami qui aurait été déshonoré, si je ne l'avais pas tiré d'embarras.

GENEVIÈVE.

Est-ce bien vrai, ça ?

JULIEN.

Faut-il vous faire des sermens, les plus abominables, les plus respectables ?

LOUISE.

Ah ! ma bonne mère, car je veux vous appeler comme cela dès aujourd'hui, pourquoi ne pas le croire ?

JULIEN.

Vous penseriez que je veux la tromper, et vous aussi ? Mais non : il faudrait que je soye un gueux, un Macaire, un forçat libéré !

GENEVIÈVE.

Allons ! je me rends à vos raisons. J'ai peut-être tort; mais une mère est faible, elle a de la peine à croire que son enfant soit un mauvais sujet, un hypocrite. Songes-y bien, Julien : voilà déjà deux choses un peu louches sur ton compte. S'il en arrivait une troisième, ce serait fini, je te renierais pour mon fils, et ton père aussi; tu le connais.

JULIEN.

Soyez tranquille, mère, et vous aussi, ma Louise; je suis bon enfant et je serai bon mari.

GENEVIÈVE.

A la bonne heure.

AIR du Verre.

Moi j'ai soigné tes premiers ans,  
Tu m' dois un peu de r'connaissance.

LOUISE.

Elle a fait vot' bonheur long-temps,  
Son d'voir finit, le mien commence.

JULIEN.

Je ferai mou d'voir à mon tour :  
Quoiq' jeune et farceur, on a de l'âme !  
C' que ma mèr' m'a donné d'amour,  
Je le dépens'rai pour ma femme.

## SCÈNE V.

LES MÊMES, MIEILLARD, RECORS.

MIEILLARD, aux recors.

Le voilà... Agissons, pendant que l'autre trotte après son melon... (S'approchant de Julien.) Monsieur, j'ai bien l'honneur d'être votre très humble et très obéissant serviteur.

JULIEN, saluant.

Monsieur, c'est moi qui suis le vôtre.

GENEVIÈVE.

Qu'est-ce que c'est que ces gens là ?

MIEILLARD.

C'est bien à M. Julien Férand que j'ai l'honneur de parler ?

JULIEN.

C'est moi-même, en personne propre et naturelle.

MIEILLARD.

Ça me fait un sensible plaisir.

JULIEN, à Louise.

Est-ce que c'est des parens ou amis de votre père ?

LOUISE.

Je ne les connais pas du tout.

JULIEN.

Ils ne me paraissent pas en parure de noccs.

GENEVIÈVE.

Ils n'ont guère bonne mine, ces oiseaux là.

MIEILLARD.

Jeune homme, c'est avec infiniment de regret que je me vois forcé de vous contrarier; mais en vertu de la loi, je vous arrête.

(Il le saisit et le met entre les deux recors.)

JULIEN.

Moi !

GENEVIÈVE et LOUISE.

L'arrêter ?

MIEILLARD.

Comme vous dites, aimables dames.

JULIEN.

Un moment, s'il vous plaît, vous vous trompez. Je suis un honnête garçon, je ne fréquente aucun délit politique ou autre; je me marie dans trois semaines avec Louise que voilà, nous faisons ce matin le repas des fiançailles, et il ne serait pas gai d'aller le faire au violon.

MIELLARD.

Cet instrument n'est pas dans les attributions du tribunal de commerce.

JULIEN.

Le tribunal de commerce? je ne sais seulement pas où il demeure.

MEILLARD.

De même qu'il ignorait votre adresse, que vous aviez adroitement omise au bas de ce billet, qui a passé des mains du sieur Isaac Aaron dans celle du sieur Grimou huissier, pour lequel j'exploite.

JULIEN.

Aaron! ça rime à laron... Je ne connais pas ça.

MIELLARD, lui montrant le billet.

Veuillez voir, et osez nier.

JULIEN, regardant le billet.

Ciel de Dieu!... le malheureux! c'est son écriture.

GENEVIÈVE.

Voyons, montrez-moi ce billet.

JULIEN, vivement.

Non, non; c'est inutile... je le reconnais, il est bon.

(Miellard le resserre. — Ici un garçon, qui met le couvert, écoute la scène.)

GENEVIÈVE.

Ah! Julien, tu me trompais encore.

LOUISE.

Est-il possible!

JULIEN.

C'est la moindre des choses. Diable de billet! il m'était sorti de la mémoire.

MIELLARD.

Nous allons vous conduire dans une grande maison de santé, fort bien située et parfaitement aérée.

JULIEN.

Où ça donc?

MIELLARD.

Pas loin des Batignoles, rue de Clichy, 58.

JULIEN.

La prison pour Dettes?

MIELLARD.

Un très beau bâtiment tout neuf.

GENEVIÈVE et LOUISE.

En prison!

MIELLARD.

Vous y trouverez très bonne société, des agents d'affaires, des négociants et des lions de l'Opéra.

LES NOCEURS.

GENEVIÈVE.

Mon fils en prison!

JULIEN, se mettant en défense.

Le plus souvent que je m'y laisserai conduire.

MIELLARD.

Mettez-y un peu de gentillesse.

JULIEN.

Vous êtes gentil! Je vais y mettre des coups de poings.

MIELLARD.

Nous ne recevons point de cette monnaie-là.

GENEVIÈVE, criant.

Mon fils! laissez-moi, mon fils.

LOUISE, pleurant et criant.

Au secours! M. Gaucher, M. Férand!

JULIEN, se calmant.

Mon père! non, non, n'appellez pas mon père, qu'il ne sache rien; ma mère, je vous en prie.

GENEVIÈVE, à demi-voix.

Son père le tuerait!

LOUISE.

Mon Dieu! que faire?

GENEVIÈVE, pleurant.

Viens, ma Louise, suivons-le, ne le quittons pas.

MIELLARD.

AIR de Fra Diavolo.

De la prudence,

Agissez bien,

La violence

N'y ferait rien.

LES AUTRES.

De la prudence,

Ne disons rien,

La violence

N'y ferait rien.

(Miellard et les recors emmènent Julien, les femmes les suivent.)

SCÈNE VII.

COLLOT, UN GARÇON.

COLLOT, sortant de la maison.

Qui est-ce donc qui a crié par ici!... Ne vous impatientez pas: on va servir. Eh bien! il n'y a plus personne!

LE GARÇON.

Dites donc, bourgeois, c'est pas ça du tout.

COLLOT.

Qu'es-ce que ce n'est pas?

LE GARÇON.

C'est bien autre chose.

COLLOT.

Qu'est-ce que c'est?

LE GARÇON.

C'est des pas grands'choses.

COLLOT.

Qui, qui est des pas grands'choses ?

LE GARÇON.

Cette société là. Le celui qui a commandé le diné a disparu, et le jeune homme qu'on disait le marié, s'exquive avec les femmes.

COLLOT.

Mais les autres qui jouent au tonneau...

LE GARÇON.

Ils jouent aussi à la bouteille, ils en ont égoutté six à eux trois.

COLLOT.

Diable ! minute. Arrêtons la consommation... pas d'argent, pas de liquide. Je décommande le repas jusqu'à nouvel ordre.

oooooooooooooooooooooooooooo

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, FERAND, GAUCHER, PIGEOT. Ensuite COLLOT.

(Plusieurs ouvriers, un peu en train, ils arrivent en chantant et dansant.)

CHOEUR.

AIR nouveau d'Amédée Beauplan,

Joyeux compagnon,

Quand l' devoir ou l' plaisir t'appelle,

Montre-toi fidèle,

Comm' le vin que le cœur soit bon.

FERAND.

Vive les amis ! vive le tonneau ! J'ai mis trois fois dans le cinque cents.

PIGEOT.

Ah ! oui, à côté. (Il rit.)

FERAND.

A côté ? tais-toi, mioche, les palets font foi.

GAUCHER, à Pigeot.

Prend donc garde, méfie-toi et ne l'agace pas. Tu sais bien qu'il est modérément caressant quand il est bu.

PIGEOT.

C'est vrai ; ch bien ! les femmes n'arrivent donc pas ? Je les aime, moi, ces fleurs du jardin de la vie.

GAUCHER.

Bah ! quand elles resteraient à la cassine n'y aurait pas grand mal. Les femmes ça jette du froid dans une société. Il faut de la tenue, on ne s'amuse pas tant... Ah ! une idée succulente ! si nous nous mettions à table, eu les attendant.

PIGEOT.

Ah ! fameux ! c'est une farce à faire !

FERAND.

Avec ça que j'ai là un fameux creux. Le liquide a préparé la place pour le solide.

GAUCHER.

En avant ! Eh ! dis donc, citoyen gâte-sauce, Bé-chamel, dit collot, pourquoi donc que le couvert est en blanc ? Est-ce que les assiettes sont encore chez le faïencier.

COLLOT.

Non ; mais le feu n'est pas encore allumé, les chenets sont froids, et la clé n'est pas au garde-manger.

GAUCHER.

Est-ce que c'est un nouveau règlement de police ?

COLLOT, goguenardant.

Oui, M. le maire a fait tambouriner dans la banlieue, que quand on ne paierait pas d'avance, le fricot resterait en fourrière.

FERAND.

En voilà une drôle, de constitution ! Tu es donc un sauvage, marchand de litarge ?

GAUCHER.

Tu es donc un être peu civilisé, qui ne comprend pas les besoins de l'époque ?

PIGEOT.

Vous ne savez donc pas que la ligne du chemin de fer passe par notre estomac ?

COLLOT.

Chacun a son opinion : la mienne est que la locomotive d'un traiteur, ce sont les pièces de cinq francs.

PIGEOT.

Et ma tante Guibal qui va arriver... elle qui est est patiente comme un chat qui s'étrangle, elle va croire qu'on s'est fichu d'elle.

COLLOT.

Qui est-ce qui parle de M<sup>me</sup> Guibal ?

PIGEOT.

Moi, son neveu propre, Polyte Pigeot.

COLLOT.

Jeune homme, vous êtes le neveu de M<sup>me</sup> Guibal, la loueuse de chaises des Blancs-Manteaux ?

PIGEOT.

Rien que ça, pas davantage ; vous connaissez ma tante ?

COLLOT.

De vue, je mentirais : mais de réputation, oui ; car je lui dois le respect, et cinquante francs pour des chaises qu'elle a fournites à mon restaurant.

FERAND, à part.

Nous sommes sauvés ! (Haut.) Elle fait partie de ce repas champêtre.

GAUCHER.

Et voilà son estimable neveu qu'elle a envoyé devant, pour commander le Balthazar.

COLLOT.

Voilà qui aplatit les difficultés. Du moment que

M<sup>me</sup> Guibal est de votre société... (Il crie.) Dresser les bosquet et servez chaud.

(On apporte une table servie.)

GAUCHER.

A la bonne heure, donc! vous êtes Français?

COLLOT.

Et troubadour, je m'en flatte. (Il sort.)

PIGEOT, à part.

Fait au même, le gargottier.

GAUCHER, aux autres ouvriers qui vont et viennent.

Ah! ça, les enfans du délire, je vous invite tous.  
(A part.) Je ne risque rien, c'est le bonhomme  
Prêcheux qui soldera.

TOUS.

Bravo! vive Gaucher.

(Ils approchent leurs tables de celle de Gaucher.)

FÉRAND.

Paix donc, vous allez inventer la mèche.

PIGEOT.

Criez douc vive ma tante Guibal.

TOUS.

Vive ma tante Guibal!

COLLOT, arrivant avec un plat de rôti.

Vive ma tante Guibal.

(On s'est mis à table, on boit, on mange, on trinque.)

GAUCHER.

AIR : Des chiens de Sa Majesté. (Clapisson.)

Les amis point de paresse,  
Quand on a le verre en main.  
Il faut activer sans cesse,  
La pompe du jus divin.

ENSEMBLE.

Pompons tous ensemble,  
N' faut pas que la main tremble,  
Pompons encor ;  
Plus fort, plus fort, plus fort!  
Montrons que l'ouvrier,  
Est le vrai pompier.

FÉRAND, versant.

Encore une tournée, ça ne fait pas de tort au gouvernement.

GAUCHER.

Il a raison : il faut arrêter le vin à la barrière, pour qu'il ne paie pas d'entrée.

FÉRAND, qui s'appuie sur Pigeot.

Approuvé l'écriture.

PIGEOT.

Hé! père Férand, soutenez donc votre jeunesse ; vous pesez trois cents kilos.

FÉRAND.

Tu m'humilies! Accepte ce renforcement... (Il lui enfonce sa casquette sur les yeux.)

PIGEOT.

Oh! là, là! il va me faire jouer à colin-mail-

lard! (Aux autres.) Voilà qu'il commence ; prenez garde, vous autres : je vous préviens qu'il a le vi pas bon.

FÉRAND.

Qui est-ce qui prononce ce blasphème, que le vin n'est pas bon?... Le vin rafraichit le gosier et réchauffe le cœur, le vin éclaircit la vue et délèie la langue, le vin fait dire la vérité! La vérité, c'est la patronne des Français, et je suis Français!

AIR des Canards (du Caleb de Walter Scott).

La vérité, n'a-t-on pas osé dire,  
Qu'au fond d'un puits, elle habite dans l'eau.  
Ça n'est pas vrai : je dis que son empire  
Est situé dans le fond d'un tonneau.  
Cherchons-la donc, c'te déesse jolie,  
Pour la morale et dans notre intérêt ;  
Pour la trouver, buvons jusqu'à la lie,  
Comme elle, amis, logeons au cabaret.

CHOEUR.

Pour la trouver, buvons jusqu'à la lie.  
Comme elle, amis, logeons au cabaret.

GAUCHER.

Dans les palais, c'est en vain que le sage  
Croit qu'il pourrait trouver la vérité.  
Dans les journaux, ell' n'est pas davantage ;  
Nos orateurs l'ont mise de côté.  
Mais chez le peuple on la rencontre encore.  
Divinité, dont j'aime le portrait,  
J' fais d'un tonneau l'autel où je t'adore  
Et je t'élève un temple au cabaret.

CHOEUR.

J' fais d'un tonneau l'autel où je t'adore  
Et je t'élève un temple au cabaret.

GAUCHER.

Ça va-ti' pour une contredanse?

TOUS.

Oui!

GAUCHER.

En place!

FÉRAND.

La chaîne... et des graces...

GAUCHER.

Des graces, ça me regarde.

(On se place, et pendant la contredanse, Pigeot chante le couplet suivant.)

• PIGEOT.

La vérité déménage sans cesse,  
Elle se cache et chang' de logement ;  
Les grands seigneurs ont perdu son adresse,  
Les femm', dit-on, la trouvent rarement.  
Comme elle est nue, elle voudrait, sans doute,  
Se dérober à maint œil indiscret ;  
Mais le buveur la trouve sur sa route,  
Puis avec elle il entre au cabaret.

CHOEUR.

Mais le buveur la trouve sur la route,  
Puis avec elle il entre au cabaret.

TOUS, criant.

Vive la vérité ! à la santé de la vérité !

oo

### SCÈNE IX.

LES MÊMES, PRÉCHEUX, un melon sous le bras ;  
M<sup>me</sup> GUIBAL.

PRÉCHEUX.

Voilà le melon ; c'est pas sans peine. Ce monsieur m'a indiqué un boulevard, j'ai pris l'autre et je me suis trouvé à l'expansion des Invalides.

M<sup>me</sup> GUIBAL.

Et moi, figurez-vous un omnibus qui fait erreur et qui me mène à la Bastille ; je ne me suis reconnue qu'à l'éléphant.

PIGEOT.

A l'éléphant, vous avez vu la trompe : ça vous a fait un nez... (Tout le monde éclate de rire.)

PRÉCHEUX.

Qu'est-ce que c'est que toute cette population là ? Où est M<sup>me</sup> Férand, où est ma fille ?

FÉRAND, qui est ivre.

Père Prêcheux, ni vu ni connu. Au diable les femmes !... Je vous présente des amis, tous Français, tous personnes distinguées. Mettez-vous là avec votre melon, qui vous ressemble ; nous allons prendre une demi-tasse et trois cents petits verres... (Il le fait asseoir à table.)

PRÉCHEUX.

Taisez-vous, homme sans conséquence ; vous êtes dans un joli état et je viens d'en apprendre de belles en chemin : votre fils arrêté pour dettes ! et c'est dans ce moment que vous faites des orgies !

FÉRAND.

Mon fils arrêté ! des orgies !... Qu'est-ce qu'il dit, ce vieux potiron ?

PRÉCHEUX, se fâchant.

Potiron !... Je dis que tout est fini : plus de mariage. Ma fille n'épousera pas le fils d'un ivrogne.

FÉRAND, furieux.

Il m'a appelé ivrogne !

GAUCHER, le retenant.

C'est pour rire ; ne faites pas attention.

PRÉCHEUX, criant et se levant.

Oui, un ivrogne, un débauché, un mauvais père !

GAUCHER, à Prêcheux.

Ne l'asticotez donc pas ; ça va se gâter.

FÉRAND, se levant.

Qu'est-ce qu'il a dit ? Vous l'avez entendu... Je veux le périr !

GAUCHER, l'arrêtant.

Férand, pas d'imprudence !

FÉRAND.

Ne me retenez pas... Je veux commettre un assassin !

COLLOT.

Il est furieux.

FÉRAND.

Lâche-moi donc ! que je tue celui qui m'a appelé ivrogne !

CHOEUR.

AIR de la Tentation.

Arrêtez, grand Dieu ! quel scandale !  
Se battre ainsi, c'est une horreur ;  
Sa fureur devient sans égale,  
Tâchons d'empêcher un malheur.

(Férand se précipite sur Prêcheux qui se sauve dans la maison ; il saisit un couteau sur une table, en menace tous ceux qui voulaient le retenir et qui s'écartent.)

GAUCHER.

Il ne sait plus ce qu'il fait.

PIGEOT, criant.

Otez-lui donc son couteau.

TOUS, criant.

A la garde ! à la garde !

(Tout le monde se bouscule ; la garde arrive ; chacun cherche à s'enfuir ; mais les soldats croisent la balonnette.)

oo

### SCÈNE X.

LES MÊMES, UN CAPORAL, DES SOLDATS.

M<sup>me</sup> GUIBAL, tombant dans les bras du caporal.

Officier français, une femme se jette dans vos bras.

LE CAPORAL, la poussant vers la patrouille.

Qu'on la mène au corps-de-garde.

(On entend un grand cri dans la maison.)

LE CAPORAL.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

FÉRAND, sortant pâle et défait.

Qu'est-ce que j'ai fait ! Je l'ai tué !

(Il jette le couteau à terre.)

GAUCHER, effrayé.

Il a tué Prêcheux !

LE CAPORAL.

Arrêtez cet homme et que personne ne sorte.

FÉRAND, se débattant.

Je n'irai pas, mille noms !..

(On l'entraîne ; les ouvriers veulent le tirer des mains des soldats ; ils bousculent et renversent les tables ; les femmes jettent de grands cris.)

LE SERGENT ET COLLOT.

AIR de Robert-le-Diable.

Qu'on l'emmené,  
Qu'on l'entraîne,  
Punissons sa fureur :  
Qu'on contemple  
Cet exemple,  
En plaignant son malheur.

FÉRAND.

On m'emmené,  
On m'entraîne,  
Je maudis ma fureur.

Qu'on contemple,  
Mon exemple  
En plaignant mon malheur.

LES AUTRES.

On l'emmené,  
On l'entraîne,  
On punit sa fureur.  
Qu'on contemple  
Cet exemple,  
En plaignant son malheur.

GAUCHER ET PIGEOT.

On l'emmené,  
On l'entraîne.  
On punit sa fureur.  
Je contemple  
Cet exemple,  
Qu'il corrig' le noceur !

(Le rideau tombe.)



ACTE TROISIÈME.

(Une salle dont le fond est fermé par des portes vitrées avec des rideaux, donnant sur les ateliers. Portes à gauche et à droite. Une table, quelques chaises.)

SCÈNE I.

GENEVIÈVE, entrant, une lumière à la main qu'elle pose sur une table.

Personne dans les ateliers. J'ai cru que l'on veillait. Je ne peux pas tenir à mon inquiétude. Mon mari n'est pas rentré. Où peut-il être allé? Saurait-il ce qui est arrivé à Julien? Et s'il ne le sait pas, comment lui apprendre que son fils est en prison! Malheureuse mère! un enfant que j'aimais tant! qui paraissait avoir une si bonne conduite! Voilà son avenir perdu, son mariage manqué!.. Ah! mon Dieu! mon Dieu!

AIR : Dans ma chaumière.

Un' pauvre mère (Bis.)  
Soign' la jeunesse de ses enfans;  
Ils devraient songer qu'elle espère  
Qu'ils feront l' bonheur des vieux ans,  
D' la pauvre mère!

J'entends quelqu'un : serait-ce mon mari !

SCÈNE II.

GENEVIÈVE; LOUISE, JULIEN, entrant de gauche.

GENEVIÈVE.

Julien? mon Julien!.. Et Louise!

JULIEN.

Oui, ma mère, Julien, avec l'ange libérateur!

GENEVIÈVE.

Ah! Louise! ma bonne Louise! (Elle l'embrasse.)

JULIEN.

Je n'étais pas depuis une heure dans cette vilaine maison, qu'elle est venue faire lever l'é-crou, et me rendre ma liberté.

GENEVIÈVE.

Ah! comment as-tu fait, mon enfant?

LOUISE, très émue.

Mais vous ne savez pas ce qu'il m'en a coûté!

JULIEN.

Probablement de l'argent, que je vous rendrai Louise. Oui, toute ma vie ne suffira pas pour m'acquitter envers vous. Le travail, l'économie, la conduite, vous verrez qu'il n'y aura pas à se repentir de m'avoir rendu service.

LOUISE.

Ce n'est pas moi qui vous ai délivré, Julien.

Une jeune fille n'a pas le moyen trouver une somme aussi forte!... Mais, je ne pouvais pas supporter l'idée de vous voir confondu avec tous ces gens sans probité, sans honneur, et je me suis décidée à un grand sacrifice!

GENEVIÈVE.

Oh! mon Dieu! Louise, qu'as-tu donc fait?

LOUISE.

Je suis allée trouver M. Timoléon; c'était lui qui vous faisait arrêter.

JULIEN.

Lui?... Je ne lui dois rien.

LOUISE.

Il avait acheté votre créance.

JULIEN.

Est-il possible?

LOUISE.

Je lui ai dit : « Vous m'aimez, vous avez demandé ma main, je vous la donnerai; mais à une condition... »

JULIEN.

Vous me faites peur!

LOUISE.

« Faire sortir Julien de prison; que je n'aie pas l'affront d'y voir un homme que j'ai aimé; mais je vous promets que je ne le verrai plus, que je renoncerai à lui, et si mon père y consent, je serai votre femme. »

JULIEN.

Vous! la femme de Timoléon!... jamais!... cet homme est un indigne! Il a abusé de ma position, de votre faiblesse, je l'en ferai repentir!

LOUISE.

Ce serait inutile; car, quand même je ne l'épouserai pas, je ne prendrais pas pour mari un homme qui a perdu ma confiance et mon estime.

JULIEN.

Ah! mon Dieu!... et ne pas pouvoir parler!

GENEVIÈVE.

Eh bien! parle... justifie-toi.

JULIEN.

Non... ça ne se peut pas!

GENEVIÈVE.

Eh bien! si c'est quelque chose que tu ne puisses pas dire à Louise, conte-le moi, dis-le à ta mère; Louise est sûre que ne voudrais pas la tromper; elle me croira. Voyons, prends-moi pour confidente.

JULIEN.

Vous, ma mère?... moins que toute autre... Impossible.

LOUISE.

En ce cas là, Julien, vous êtes coupable; je ne veux pas vous voir plus long-temps; je remonte chez ma maîtresse. Souvenez-vous de moi, pensez quelquefois que je vous aimais, et que si vous m'avez perdue, c'est votre faute.

JULIEN.

Ma faute! ma faute!... Ah! Louise, c'est vous qui ne m'aimez pas!... vous avez été séduite par les belles manières de M. Timoléon, parce que c'est un dandy, un lion, et que je ne suis qu'un ouvrier!... Je le dis encore : vous ne m'avez jamais aimé!

LOUISE.

Vous vous trompez, Julien!

AIR de l'Harmonica.

Je vous aimais, quand, simple autant qu'honnête,  
Vous avez pu n' paraître que léger;  
Car un bon cœur excuse un mauvais tête;  
Mais aujourd'hui, j'ai le droit de changer.  
Ne croyez pas que je l' fasse sans peine;  
Ne fait's, pourtant, nul reproche à mon cœur;  
Vous m' devez tout, quand je romps votre chaîne,  
Je n' vous dois rien, puisque j' vous rends l'honneur!  
Adieu, Julien! (Elle sort.)

SCÈNE III.

JULIEN, GENEVIÈVE.

GENEVIÈVE.

Elle a raison; je ne peux pas la blâmer.

JULIEN.

C'est bon, écrasez-moi... mettez-vous contre moi avec elle. Oh! les femmes! les femmes!...

GENEVIÈVE.

C'est ça que les hommes sont gentils. Pourquoi ne t'expliques-tu pas?

JULIEN.

Oh! si je le pouvais!

GENEVIÈVE.

On ne cache que les mauvaises actions. Si tu en en avais fait de bonnes, tu les dirais.

JULIEN.

Vous croyez ça... vous avez tort! Voyons, ma mère! ma bonne mère!...

GENEVIÈVE.

Ne m'approche pas. Je te renie, je te renonce. Et ton père, qui ne rentre pas... Est-ce qu'il lui serait arrivé quelque chose?... Je meurs d'inquiétude!... Je vais courir chez la voisine Guibal, elle était à ce repas, elle m'en donnera peut-être des nouvelles. Dieu! quel tourment! Le fils d'un côté, le père de l'autre! Mariez-vous donc! Du moins, mon pauvre homme, c'est la raison et la conduite même. Il faut qu'il ait eu quelque accident. (Elle s'en va.)

JULIEN.

Ma mère!

GENEVIÈVE.

Laisse-moi la paix, mauvais sujet!

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

JULIEN, seul.

En voilà une dure, et je suis bien, moi !

AIR : Je suis faubourien.

Pour les fautes de mon père,  
On me méprise, et voilà  
Que j' perds l'amitié de ma mère,  
Et que Louis' me plante là.  
C'est ainsi que dans le monde,  
Çà s' fait la plupart du temps ;  
Sur l'apparence on se fonde  
Pour juger les honnêt's gens.  
Sur un brave homme on braille ;  
On estime un' canaille !

Nom d'nn chien, (bis.)

J' vas d' venir vaurien.

Puisqu'aujourd'hui, pauvre Julien,  
On t'abim' pour avoir fait l' bien ;

Nom d'un chien, (bis.)

J' vas d'venir vaurien.

Quand à M. Timoléon, il faut que je me batte avec lui... Mais mon père qui ne rentre pas ; ça m'inquiète aussi. Pourvu qu'il n'y ait pas encore quéq'chose à payer ; car, du coup, je suis à sec, comme le Château-d'Eau quand on le récure. — Ah ! j'entends quéqu'un.

GAUCHER, chantant en dehors.

AIR : Le temps que je regrette.

Le temps que je regrette  
C' n'est pas l' temps des amours ;  
C'est celui d' la goguette,  
Qui d'vrai durer toujours !

JULIEN.

C'est Gaucher ; il chante, n'y a pas de malheur !

SCÈNE V.

GAUCHER, un peu aviné, JULIEN, PIGEOT, se tenant au fond.

JULIEN.

Eh ! bien, Gaucher?...

GAUCHER, continuant.

Le vin veut qu'on le porte,  
C'est dommâge, en tous cas,  
Lorsqu'on a la tête forte,  
Que les jamb' ne l' soient pas !

JULIEN.

Parle-moi donc, Gaucher.

GAUCHER.

Le temps que je regrette  
C' n'est pas l' temps des amours ;  
C'est celui d' la goguette,  
Qui d'vrait durer toujours !

JULIEN.

As-tu fini?... Où est mon père? Pourquoi reviens-tu sans lui?...

GAUCHER.

Ton père?... Est-ce que tu me l'as donné à garder?...

JULIEN.

Non, car il serait en mauvâises mains. Qu'en as-tu fait ?

GAUCHER.

C'est une histoire qu'il faut reprendre de plus haut. Mais, toi-même, comment es-tu ici?... Le père Prêcheux avait dit que l'on t'avait serré, de peur des mouches.

JULIEN.

M. Prêcheux a su mon affaire? Je suis enfoncé !

GAUCHER.

Tu fais donc des tiennes, aussi?... A la bonne heure. Tu seras digne d'être reçu dans la société.

JULIEN.

Gaucher, tais-toi ; je ne suis pas de bonne humeur ; il y a long-temps que je te dois quéq'chose, et j'ai bien envie de payer toutes mes dettes à-la-fois, pendant que je suis en train.

GAUCHER.

Pas pressé... Je te fais crédit.

JULIEN.

Mais, avant tout, où est mon père?... Voyons, Pigeot, parle, toi. Comme te voilà débraillé !... Je parie qu'il y a eu quelq' cascade.

PIGEOT.

Oui, et pire que celles de Saint-Cloud.

JULIEN, regardant de travers.

Gaucher !...

GAUCHER.

C'est-y ma faute, à moi, si ton père ne sait pas porter la boisson ; si un verre de vin le monte comme une soupe au lait, et s'il passe par-dessus les bords ?

JULIEN.

Ah ! je rage !... je rage ! (Il le prend au collet. Explique-toi, ou je t'étrangle !)

GAUCHER, se débarrassant.

Veux-tu me lâcher !. Tu me prends en traître !... Si tu n'es pas content, on peut s'expliquer. Voyons, là, un petit tour de savate. (Il se met en position.)

JULIEN.

Tout à l'heure. (Il empoigne Pigeot.) Viens ici, toi !... et desserre les quenottes, ou je te les casse !

GAUCHER.

Ah ! tu n'es pas brave !... Tu t'attaques à un enfant !

PIGEOT.

Eh ! bien, Julien, j'ai fait mon devoir ; j'ai bu avec eux, comme tu me l'avais recommandé : mais ton père a passé l'ordre, il en a trop pris ; il est devenu furieux, et... et... c'est vrai, aussi, l'autre lui a manqué !

JULIEN.

Qui?... Quel autre?...

GAUCHER.

Ce n'est pas notre faute, s'il a tué le père Prêcheux !

JULIEN, stupéfait.

Tué!... tué! le père de Louise !

GAUCHER.

On aurait dû ôter les couteaux !

JULIEN, tombant sur une chaise.

Ah ! je suis mort ! je suis assassiné du coup !

PIGEOT.

La garde est venue...

JULIEN.

Il est arrêté ! Oh ! mon Dieu !... Gaucher, je te tuerai aussi !

GAUCHER.

Le plus souvent que je me laisserai faire.

JULIEN.

Mon père a tué un homme ! mon père est arrêté!.. il sera jugé !

GAUCHER.

Non !

JULIEN, espérant.

Hein ?

GAUCHER.

Quand nous l'avons vu dans les mains des satellites, on a fait la presse, grande bousculade ; les tables, les tabourets, les bouteilles, les verres, les bancs ; c'était pire que la bataille de Wagram, on ne s'y reconnaissait plus. Si bien qu'ils ont lâché ton père ; chacun a filé de son côté, plus personne ; les vainqueurs sont restés sur le champ de bataille de la vaisselle cassée : j'ai vu arriver le commissaire, et il doit s'amuser maintenant à faire un fameux procès-verbal ; il y aura de l'ouvrage ; mais je ne sais pas qui est-ce qui paiera la casse ? Ce ne sera pas moi.

JULIEN, accablé.

Et ce malheureux ! le père de Louise !

GAUCHER.

Il n'a pas eu de prudence, ce vieillard. On le prévient, il voit un homme dans le vin, et il va l'appeler ivrogne !

PIGEOT.

C'est égal, c'est une fameuse façon pour moi. Les surveillera qui voudra. Je ne m'en mêle plus. J'aimerais mieux boire du coco toute ma vie, ou de la limonade à la glaco.

GAUCHER, lui donnant une calotte.

Cagnard ! tu renifles !

BIGEOT.

Oh ! mais, ne touchez pas, vous, professeur ; je me mets avec Julien, et, à nous deux, nous vous démolissons ! (Julien se lève.)

GAUCHER, entre eux deux et écartant les bras.

Me démolir ! pas assez crâne pour ça... et le moulinet donc !

JULIEN.

Je suis de sang-froid, va t'en, Gaucher, je te retrouverai.

GAUCHER.

Je m'en vas, parce que j'ai envie de dormir ; je vas me coucher. Mais demain, au jour, nous nous reverrons !

(Il sort en faisant des pas de cancan et en chantant.)

Le temps que je regrette  
N'est pas l' temps des amours,  
C'est celui d' la goguette.  
Tre la, la, la, la, la !

Chassez, déchassez ! balancez vos épouses !  
(Il disparaît.)

## SCÈNE VI.

JULIEN, PIGEOT.

JULIEN.

Gredin de Gaucher !

PIGEOT.

Goipeur fini!.. je ne le fréquenterai plus.

JULIEN.

Mais mon père, où est-il ?

PIGEOT.

Il est capable d'avoir été se cacher dans les carrières de Montrouge.

JULIEN.

Allons le chercher !

PIGEOT.

La nuit ?

JULIEN.

Pourvu qu'il ne soit pas arrêté, dénoncé ! Ce cabaretier savait-il son nom ?

PIGEOT.

Ma tante le lui aura dit.

JULIEN.

Ta tante était là ?

PIGEOT.

Malheureusement.

JULIEN.

Ces femmes ne savent pas tenir leurs langues.

PIGEOT.

Elles devraient bien ne pas en avoir.

JULIEN.

Viens, Pigeot, viens !

PIGEOT.

J'entends des pas...

JULIEN.

Mon Dieu !, on vient peut-être le chercher.

PIGEOT, allant voir.

Non. C'est lui.

JULIEN, respirant.

Mon père !.. Dieu soit loué ! Va t'en, Pigeot.

PIGEOT.

Je ne demande pas mieux, il me fait peur.

(Il sort derrière Férand.)

SCÈNE VII.

FÉRAND, JULIEN.

FÉRAND, en désordre, pâle, défait, égaré. Julien se tient à l'écart.

Où suis-je ?.. On me poursuit peut-être... comme un malfaiteur, un assassin ! Je n'ose pas remonter chez nous. Je ne pourrai pas supporter les regards de ma femme et de mon fils ; il me semble qu'ils liront dans mes yeux !... Et mon fils qui se promettait tant de bonheur avec Louise ! Et cette pauvre enfant qui me demandera son père ! (Il tombe accablé sur un siège.) Ah ! je suis perdu !.. je suis perdu !.. (Il pleure.) Oui, pleure, pleure ! Il est bien temps de pleurer. Mais j'entends quelqu'un, c'est Julien !.. Sa mère m'a dit qu'il se dérangeait... Mon Dieu !.. s'il faisait comme moi !., Ah ! donnons-lui une leçon, et que mes fautes ne soient pas perdues pour lui. Te voilà, Julien, avance ici ; viens, j'ai à te parler.

JULIEN.

Mon père...

FÉRAND, assis.

Sais-tu, Julien, où mène l'inconduite, où mènent les mauvaises connaissances ? Je vais te le dire. On est bon ouvrier, on aime le travail, on apporte fidèlement à la maison le prix de ses journées, on fait des économies ; mais il vient un mauvais sujet qui se dit votre ami, qui vous propose une partie ; vous acceptez. Une partie entraîne une autre, et quand la ribotte est en train, on la continue. La tête se monte, on perd le goût de la besogne, on s'y remet avec peine, et on travaille mal. La semaine finit, on a beaucoup dépensé, peu gagné, il faut pourtant apporter à la maison de quoi faire aller le ménage ; il faut cacher à sa femme que l'on n'a pas fait son devoir, on ne veut rougir ni devant elle, ni devant ses enfants ; entends-tu bien, Julien ?

JULIEN, respectueusement.

Oui, mon père.

FÉRAND.

L'ami qui vous a entraîné vous oblige, il vous

LES NOCEURS.

prête ; ça ne suffit pas : on met en gage, on détourne le bien de sa femme et de ses enfans ; on a des remords, on veut les étouffer dans la boisson, on en prend l'habitude. (Il se lève.) Ce n'est pas tout, mon garçon. Le vin ne rafraîchit pas ; il échauffe, il altère la raison, il rend furieux, il conduit aux plus grands excès !... (Avec force.) Sais-tu que dans l'ivresse on peut faire un crime ?

JULIEN, avec sang-froid.

Je le sais... Oui, mon père.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, PIGEOT.

PIGEOT, dans le fond.

Les voilà ensemble ; écoutons.

FÉRAND.

Eh bien ! Julien, tu commences à te déranger ; ta mère s'en est aperçue, ta mère me l'a dit. Tu as fait des dettes, tu as mis ta montre en gage ; est-ce vrai ?

JULIEN.

Oui, mon père, c'est vrai.

FÉRAND.

Malheureux !.. arrête-toi, il en est temps, ou tu te perdras comme... tant d'autres.

PIGEOT, avançant près de Férand.

Ah ! je ne peux plus y tenir !.. Qu'est-ce que vous lui chantez là, père Férand ?

JULIEN.

Veux-tu te taire, Pigeot ?

PIGEOT.

Non, je ne me tairai pas !.. Qui donc croyez-vous qui a remis à votre paie ce qu'il y manquait ?

FÉRAND.

C'est Gaucher.

PIGEOT.

Ce n'est pas vrai !

FÉRAND.

Comment ?

PIGEOT.

Il en était incapable.

JULIEN.

Pigeot !..

PIGEOT.

Laisse-moi tranquille... (A Férand.) Celui qui a donné sa paie pour compléter la vôtre, je le connais, moi.

FÉRAND.

Après ?

PIGEOT.

Celui qui a mis sa montre en gage pour retirer celle de mame Férand...

FÉRAND.

Eh bien ?

PIGEOT.

Celui qui s'est laissé mettre en prison pour ce billet de cent écus que Gaucher vous avait fait faire...

FÉRAND.

Parle donc, ou je t'assomme !

JULIEN.

Tais-toi, ou je tape !

PIGEOT.

Des deux côté ! Bon, ça m'est égal... Eh bien ! c'est Julien !

FÉRAND.

Julien ?

PIGEOT.

C'est dit...

JULIEN.

Eh bien ! oui, mon père.

FÉRAND.

Julien !... c'est toi... toi que j'accusais !

JULIEN, avec âme

Est-ce que je pouvais vous laisser déshonorer ? Ça serait retombé sur moi ; ma mère en serait morte de chagrin. J'ai fait mon devoir, voilà tout... Après :...

FÉRAND, se cachant le visage.

Ah ! Julien, ah ! mon fils ! mon ami !... Quelle leçon !

JULIEN.

Ce n'est pas vous qui étiez coupable ; vous n'auriez jamais fait de bassesse : c'est un mauvais conseiller qui vous avait mis dans c'te route là. J'étais sûr que vous en reviendriez tôt ou tard. Mon père, mon brave père, j'ai voulu que vous soyez toujours respecté. Vous voilà dans le bon chemin ; restez-y toujours. Je vous en prie, je vous en conjure à genoux !

FÉRAND, le relevant.

Toi, à genoux devant moi ! c'est à moi de m'y mettre !... Je suis un misérable ! tu es un Dieu !... Pardonne-moi, Julien !

JULIEN.

Eh ! bien, est-ce que ma vie n'est pas à vous ?... C'est vous qui m'avez élevé, qui m'avez appris à travailler ; c'est vous qui m'avez donné de bons sentiments... Je n'ai fait que vous payer ce que je vous dois.

FÉRAND.

Ah ! mon ami ! mon véritable ami ! Viens dans mes bras !... (Julien s'y jette.)

PIGEOT, pleurant.

Ha ! v'là que je pleure, moi. Ma tante qui dit que je ne suis pas sensible !... Je vais trouver ce brigand de Gaucher !... Il faut que je lui donne une pile ! Si je ne suis pas le plus fort, je serai le plus traître.

( Il sort en faisant des démonstrations. )

## SCÈNE IX.

JULIEN, FÉRAND.

FÉRAND, se remettant.

Ce que tu as fait là, Julien, ça te met au-dessus de bien des hommes !

JULIEN.

J'ai cru ça tout naturel, moi.

FÉRAND.

Parce que tu as un cœur noble, comme il y en a souvent dans le peuple ; comme j'en avais un avant de me laisser entraîner. Mais tu ne sais pas tout, Julien, tu ne sais pas jusqu'où peut mener l'ivresse. Tu ne sais pas le malheur que j'ai fait... (A demi-voix.) Mon pauvre Julien, mon ami... (Il regarde autour de lui, et dit, d'une voix sombre :) J'ai tué un homme !

JULIEN.

Personne ne le sait.

FÉRAND.

Mais je le sais, moi. Et comment veux-tu que je dorme en repos, maintenant ?... J'ai détruit ma tranquillité, ton bonheur !... Cette pauvre Louise, je ne pourrai jamais la revoir !... Il faut que je m'enfue ; que je quitte la France ; que j'aille me faire tuer quelque part, à Alger, n'importe où... Tu auras soin de ta mère, toi, et tu ne me maudiras pas, n'est-ce pas ?

JULIEN, écoutant.

Silence !... On vient... A cette heure, ça ne peut pas être avec de bonnes intentions. Mon père, sortez, cachez-vous !

FÉRAND.

Non. Laisse-moi subir ma peine ; paraître aux assises, je le mérite !

JULIEN.

Pour moi, mon père ; pour ne pas déshonorer votre fils !

JULIEN.

Ah ! oui, pour toi et pour ma femme. Ma pauvre femme !

JULIEN.

On vient, sauvez-vous !

FÉRAND.

Mais, où ?

JULIEN.

Dans le cabinet du contremaître.

FÉRAND.

Tu le veux !...

( Il entre, Julien rentre dans les ateliers. )

SCÈNE X.

M. VERDIER, en noir, chapeau à trois cornes ; SOLDATS amenant GAUCHER, et PIGEOT par le côté à gauche.

GAUCHER.

Soyez tranquille, Monsieur, l'on ne fait pas de résistance.

PIGEOT.

On ne fait pas de résistance !... (A un soldat.) Ne poussez donc pas, vous, tourlourou.

M. VERDIER.

Ne vous troublez pas. Je n'ai besoin que de quelques renseignemens ; on m'a assuré que je les trouverais ici. M. Collot, le marchand de vin, et M<sup>me</sup> Guibal, la loueuse de chaises, ont signé une déclaration, il faut que je m'assure de la vérité des faits.

GAUCHER.

Nous ne sommes pour rien dans l'affaire désagréable...

M. VERDIER.

Taisez-vous. Vous parlerez quand on vous interrogera.

GAUCHER.

C'est ce petit drôle qui est un tapageur ; moi, je suis un homme tranquille... Voyez, il vient de me pocher l'œil.

PIGEOT.

Pourquoi qu'il baisse la tête quand je lève le pied ? C'est mon professeur, et il ne sait pas parer un coup de savate.

M. VERDIER.

Cela s'éclaircira.

GAUCHER.

Ça va être noir quinze jours.

M. VERDIER.

Vous êtes le nommé Gaucher ?

GAUCHER.

Quant à moi, Monsieur, je n'ai rien vu, parce que...

M. VERDIER.

Vous avez la réputation d'être un assez mauvais ouvrier ; d'un grand coureur de guinguettes et de cabarets ; de consommer beaucoup et de payer peu.

GAUCHER.

Quand on n'a pas de monnaie, on ne peut pas en fabriquer de la fausse.

M. VERDIER.

Non, ça mène plus loin encore que la fainéantise et la débauche.

GAUCHER.

Faut bien s'amuser ; on ne peut pas toujours travailler.

M. VERDIER.

Le travail ne vous fatigue pas beaucoup.

GAUCHER.

J'ai la poitrine délicate. (Il tousse.)

M. VERDIER.

Votre conduite ne lui ressemble pas.

GAUCHER.

Qu'est-ce qui dit ça ?

M. VERDIER.

J'ai de bons renseignemens du chef de cet atelier.

GAUCHER.

Le contre-maitre ? Ah ! c'est un capon Il m'en veut, parce que j'ai du talent. Toujours le talent fait des envieux.

M. VERDIER.

Vous étiez à ce repas, chez M. Collot. Il y avait un nommé Julien Férand ?.. Heïn !.. Parlez donc, maintenant. Hé bien ! Julien Férand s'y trouvait-il ?..

GAUCHER.

On ne doit pas dénoncer ses camarades.

M. VERDIER.

Au nom de la loi, je vous ordonne de parler.

GAUCHER.

Si la loi l'ordonne, oui : il y avait Julien Férand.

M. VERDIER.

Ne s'est-il pas porté à des excès ?..

GAUCHER.

C'est pas sa faute ; quand il a du vin, il ne se connaît plus. Il taperait sur vous comme sur moi.

M. VERDIER.

Il est donc vrai qu'il est coupable de ce dont on l'accuse ?.. Ne demeure-t-il pas dans cette maison ?

GAUCHER.

Oui, Monsieur, au troisième à gauche, au-dessus de l'entresol.

M. VERDIER, à un soldat.

Allez le chercher.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, JULIEN.

JULIEN, paraissant.

Ce n'est pas la peine, me voilà !

GAUCHER et PIGEOT.

Julien !

JULIEN.

C'est moi !

GAUCHER et PIGEOT.

Mais...

JULIEN, avec force.

Je vous dis que c'est moi ; il est inutile de le nier.

M. VERDIER.

Vous le nieriez à tort ; son nom vous est échappé... Vous êtes Julien Férand ?

JULIEN.

Oui, monsieur. Emmenez-moi, emmenez-moi tout de suite, sans scandale, sans bruit. Evitez les adieux, les pleurs, ça me ferait trop de mal; je vous suis. Marchons.

M. VERDIER.

Un moment !

PIGEOT.

Monsieur, écoutez-moi !

JULIEN, bas à Pigeot

Si tu dis un mot, je te...

PIGEOT, bas.

Mais, ils ont parlé de la cour d'assises...

JULIEN, de même.

Veux-tu que j'y laisse aller mon père?...

GAUCHER.

Monsieur, ce jeune homme...

JULIEN.

Ça suffit. On ne te demande rien; et si tu parles davantage, tu sais ce que je t'ai promis...

GAUCHER, à part.

Laissons-le emmener; j'en serai débarrassé !

M. VERDIER.

Venez avec moi, Julien Férand. Quant à vous autres, je saurai vous retrouver.

GAUCHER.

On ne se cache pas. On a fait un peu de bruit, cassé quéqu's-ustensiles; s'il y a de la correctionnelle, on ira, et une amende, on la paiera; on est bon pour ça ! et voilà ?

M. VERDIER.

Vous êtes bien raisonneur !

GAUCHER.

On a le droit de parler. Tout homme est libre d'exprimer ses opinions !

M. VERDIER.

Vous saurez bientôt la mienne sur votre compte. Marchons, Julien Férand !

JULIEN, bas à Pigeot.

Adieu, Pigeot. Ne dis rien à mon père, ni à Louise; console ma mère, et ne fréquente plus Gaucher.

PIGEOT, pleurant.

Adieu, Julien!... (Il lui serre la main.) Si c'est comme ça qu'on récompense les belle-actions... Ah!... ah!... Adieu Julien.

(Julien sort avec M. Verdier et les soldats.)

## SCÈNE XII.

PIGEOT, GAUCHER.

GAUCHER.

(Il fait derrière M. Verdier des gestes de dérision, celui-ci se retourne, il le salue.)

Plus souvent que je t'attendrai. Dès demain, je

change d'atelier; et, mieux que ça, je prends un passeport pour les colonies. J'irai ciseler en Amérique, du côté du Pérou. Je ciselais dans le bronze, je ciselerai dans l'or. Veux-tu venir avec moi ?

PIGEOT.

Laisse-moi tranquille, canaille !

GAUCHER.

Je le connais de vue, ce monsieur à trois cornes, qui emmène Julien. C'est un officier de paix. Je l'ai vu à la Préfecture, il donne des bals et des soirées à la salle Saint-Martin, où j'ai été invité plusieurs fois.

PIGEOT.

Mais ce pauvre Julien qui est innocent, il va donc encore payer pour son père !

GAUCHER.

Ce n'est pas l'embarras. Ce qu'il fait là, c'est joli ! C'est d'un bon fils. Si j'avais un père, je n'en ferais pas autant !

PIGEOT.

Je vous crois bien, Vous n'avez pas besoin d'en jurer.

GAUCHER.

Mais, avant de filer, je voudrais bien r'avoir mon livret. Il doit être là, dans le cabinet du contre-maître. Je vais mettre la main dessus, car, sans livret, pas de passeport, et sans passeport, les gendarmes ont la malhonnêteté de vous traiter de vagabond. Il y a des gens ridicules ! (Il ouvre la porte.) Tiens !... il y a quelqu'un !... excusez, M. Bertrand, c'est moi qui... Tiens !... le père Férand !

## SCÈNE XIII.

GAUCHER, FÉRAND, PIGEOT.

GAUCHER.

Qu'est-ce que tu faisais donc là-dedans ?

FÉRAND.

Je me cache. Ne faut-il pas se cacher quand on a fait un mauvais coup ?

GAUCHER.

C'est ta faute aussi. Je te l'ai toujours dit. Tu veux boire, et tu ne sais pas porter le vin.

FÉRAND.

Ma faute, tu me fais des reproches, quand c'est toi qui es cause de mon dérangement, de ma perte !... J'étais bon ouvrier, bon travailleur avant de te connaître. Tu m'as entraîné, par tes mauvais conseils et tes mauvais exemples.

PIGEOT.

Oui, c'est vrai ! (Il va se cacher derrière Férand.)

FÉRAND.

Tu as commencé par faire de moi un paresseux, ensuite un ivrogne; et tu as fini par me rendre criminel.

GAUCHER.

Ah! dis donc, si tu le prends sur ce ton là, ça ne me va pas. Tu es assez grand pour te conduire, pour savoir ce que tu veux faire. Tu n'es pas un enfant!

FIGEOT.

J'en suis un, moi, et tu m'as entraîné aussi.

GAUCHER.

Toi, je te vas aplattr.

FIGEOT.

N'approche pas.

FÉRAND.

Veux-tu le laisser. Il a raison. S'il suivait tes conseils, il se perdrait comme moi, mais tout n'est pas dit entre nous deux. Je te garde une dent, et si je vais à l'échafaud pour avoir tué un homme, on ne m'en fera pas plus pour en avoir tué deux.

GAUCHER.

Est-ce que tu es fou?... Est-ce que tu perds la tête?

FÉRAND.

Je n'y tiens pas à ma tête. Je suis déshonoré, j'ai perdu ma propre estime, je ne peux plus revoir ni ma femme ni mon fils. Il faut que je me venge sur l'auteur de mon malheur.

GAUCHER, effrayé.

Il est enragé! Tu en as fait un; n'en fais pas deux. Voyons, Férand, remets-toi dans ton sang-froid, écoute-moi, tu es sauvé, tu as le temps de filer. Viens avec moi dans les pays étrangers. Tu peux être tranquille, on a arrêté quelqu'un pour toi.

FÉRAND.

Quelqu'un pour moi?

GAUCHER.

Oui, une erreur de nom. Un autre Julien Férand!

FÉRAND, avec un accent terrible.

Mon fils! (Gaucher recule effrayé.)

FIGEOT, criant.

Oui, M. Férand. Ce bon Julien, c'est lui qui a voulu se livrer pour vous.

FÉRAND, exaspéré.

Mon fils! Et tu me dis ça de sang-froid! et je ne t'ai pas tué sur la place! Je ne suis pas ivre dans ce moment-ci!.. Ce n'est pas le vin qui me met en fureur! Gaucher, tu es un misérable! (Il le saisit et le met sous ses pieds.)

FIGEOT.

Ah! mon Dieu!.. il va le tuer!

GAUCHER,

Grace! grace! Férand!

FIGEOT, criant.

Ne le tuez pas, M. Férand!

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, GENEVIÈVE, M<sup>me</sup> GUIBAL.

GENEVIÈVE, accourant.

Ah! mon Dieu! qu'est-ce qu'il y a?.. D'où viennent ces cris?

M<sup>me</sup> GUIBAL.

On assassine quelqu'un!.. (Elles se jettent sur Férand, Gaucher se relève.)

GENEVIÈVE.

C'est toi, mon ami! qu'est-ce qu'il t'a donc fait?

FÉRAND.

Ce qu'il m'a fait?.. Demandez-lui ce qu'il m'a fait!.. Mais ne perdons pas de temps. Mon fils!.. il me faut mon fils!.. Mon Julien n'est pas coupable! c'est moi!

GENEVIÈVE.

Toi?.. coupable de quoi?..

FÉRAND.

Du meurtre dont il s'est accusé!.. Mais où est-il? où est-il?..

GENEVIÈVE.

Là dedans, avec tous ces messieurs; le commissaire, le marchand de vin; tout s'est expliqué!

FÉRAND..

Alors, on sait qu'il est innocent; et moi, je vais me livrer à la justice!

SCÈNE XV.

(Les portes du fond s'ouvrent. Julien entre avec Louise, le père Prêcheux, M. Verdier, Collot, tous les ouvriers. Les ateliers sont illuminés.)

CHOEUR.

AIR du galop de Galop.

Que l'allégresse,  
En c' moment nous inspire tous.  
Plus de tristesse,  
Quand le bonheur est parmi nous.  
L' plaisir est permis,  
Quand c' mariage s'apprête  
D' ceux qu'on aim', la fête  
Est celle de tous leurs amis.

FÉRAND.

Qu'est-ce que je vois!.. Est-ce que je suis fou!.. Prêcheux! Il n'est pas mort!.. je ne l'ai pas tué!

PRÊCHEUX.

Non, heureusement, père Férand, et vous me voyez bien portant.

FÉRAND.

Mais ce malheureux couteau, je l'ai senti enfoncer.

PRÉCHEUX.

Dans le melon que j'avais sous mon bras. Tu n'as assassiné qu'un cantaloup.

FÉRAND.

Quel bonheur! (Il saute au cou du père Prêcheux.) Mais mon Julien n'en a pas moins été généreux.

M. VERDIER.

Il en est bien récompensé.

PRÉCHEUX.

Je lui donne ma fille. Nous savons tout ce qu'il a fait pour vous.

JULIEN.

Ça suffit, M. Prêcheux. Pourvu que Louise et vous en soyez bien sûrs, n'y a pas besoin d'en instruire tout le monde.

LOUISE.

Et moi qui l'accusais!

GAUCHER.

Voyez, comme on est injuste!

M<sup>me</sup> GUIBAL.

Voulez-vous vous taire, horreur d'homme, qui a été se permettre de prendre mon nom, et de dépenser les cinquante francs qui m'étaient dus par M. Collot.

M. VERDIER.

Vous allez me suivre à la Préfecture, pour tapage et bris de meubles et vaisselle dans un endroit public.

GAUCHER.

Encore une soirée... Qui est-ce qui a porté plainte?

COLLOT.

Moi!

GAUCHER.

Qui est-ce qui sera témoin?

PICEOT.

Moi.

GAUCHER.

Tu n'as pas l'âge.

M<sup>me</sup> GUIBAL.

Et moi.

GAUCHER.

Ah! vous, c'est différent; vous êtes majeure.

FÉRAND.

J'ai reçu là une fameuse leçon; si elle ne me corrigeait pas, il faudrait que j'aie le cœur bien mal placé. Ma femme, mon garçon, Louise, et vous, père Prêcheux, me pardonnez-vous?

PRÉCHEUX.

N'en parlons plus. Les côtes du melon ont préservé les miennes. Pour que tout ça finisse gaiement, nous allons commencer le bal, et j'y danserai moi-même, avec madame Férand.

M. VERDIER.

Venez avec moi, Gaucher.

GAUCHER.

Ah! restons!... j'aurais voulu danser un petit cancan.

PICEOT.

Vous le danserez au violon, professeur.

(La musique commence, et on se place pour la contredanse, pendant que Verdier fait ses adieux à différentes personnes, Gaucher, animé par la musique, simule des figures sur le devant de la scène. Un soldat vient le prendre, et l'emmène, Gaucher sort en le forçant de galoper avec lui.)

FIN DES NOCEURS.